



LATRÉAUMONT,

PIÈCE EN CINQ ACTES,

PAR MM. PROSPER DINAUX ET EUGÈNE SUE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 26 septembre 1840.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LATRÉAUMONT, ancien capitaine de corps franc.....	MM. BEAUALET.
LE DOCTEUR CLAUDIUS.....	SAMSON.
LE PRINCE DE CHERNY.....	MIRECOURT.
LE CHEVALIER DE LUXEUIL, neveu de Latréaumont.....	MAILLARD.
MAITRE AUBRY, riche marchand, premier échevin de Quillebeuf..	PROVOST.
DE FONBONNE, gouverneur de Quillebeuf.....	MARIUS.
LA LANTERNE, sergent.....	VARLET.
LE BARON MULLER.....	MAINVIELLE.
DEUXIÈME ECHEVIN.....	A. DAILLY.
TROISIÈME ECHEVIN.....	ALEXANDRE.
UN BRIGADIER.....	ROBERT.
UN COURRIER.....	RICHER.
GERMAIN, domestique.....	MATHIEU.
UN SERGENT.....	FONTA.
PETIT-JEAN.....	P. LABAT.
M ^{me} DE BLAINVILLE.....	M ^{lle} RABUT.
DAME AUBRY.....	M ^{lle} DOZE.
SEIGNEURS, PIQUEURS.	
DOMESTIQUES, CAVALIERS, BOURGEOIS de Quillebeuf, PEUPLE.	



ACTE PREMIER.

Intérieur d'un pavillon. — Latréaumont, en costume de médiocre apparence, est étendu sur un canapé devant lequel est une table chargée de divers flacons de liqueurs. Il tient d'une main une longue pipe turque qu'un valet, à la livrée du prince de Cherny, est occupé à charger; de l'autre il boit un verre de kirschwasser. — On frappe à la porte du fond.

SCÈNE I.

LATRÉAUMONT, UN DOMESTIQUE, puis LE CHEVALIER DE LUXEUIL.

LE DOMESTIQUE.

Colonel, on a frappé à la porte qui donne sur le parc; faut-il ouvrir?

LATRÉAUMONT.

Non, si ce n'est pas le baron Muller. Je ne veux recevoir que lui.

LE DOMESTIQUE, à la fenêtre.

Colonel, c'est M. le chevalier de Luxeuil.

LATRÉAUMONT.

Mon neveu? c'est différent... les liens sacrés de famille m'autorisent à le mettre à la porte quand je voudrai... Fais-le entrer...

(Le domestique ouvre au chevalier et sort.)

LATRÉAUMONT.

Pourquoi viens-tu troubler mes méditations, neveu du diable?

446
2307

LUXEUIL, souriant.

Comment, mon oncle, vous méditez ?

LATRÉAUMONT.

Oui... je méditais... je méditais sur le destin des empires... Cela t'étonne ? n'est-ce pas ? Tu serais bien plus étonné encore, si tu le doutais de ce que tu verras un jour éclore de ce cerveau.

LUXEUIL.

Je savais que le colonel Latréaumont avait un corps infatigable, une volonté de fer, un caractère audacieux ; je le croyais capable de méditer sur le vin qu'il avait bu, ou qu'il allait boire... mais...

LATRÉAUMONT.

Ah ! ça, mon Luxeuil, parce que vous êtes le fils d'une sœur que j'ai adorée, parce que je vous aime autant que je l'ai aimée, vous croyez donc pouvoir oublier les égards que vous devez à un oncle respectable... hein ?... Veux-tu un verre d'eau-de-vie ? Tout cela est excellent, ça sort de la cave de mon ami intime, monseigneur le prince de Cherny, grand-veneur de France. Nous mettons tout en commun ; il se charge du vin, moi de la soif. Je suis ici chez lui... comme chez moi... ainsi, ne te gêne pas.

LUXEUIL.

Non, mon oncle. Je ne veux rien.

LATRÉAUMONT, haussant les épaules.

Peste soit du muguet ! Ah ! ça, dis-moi ce qui t'amène... Tu as traversé la forêt. Eh bien ! nos braves Normands, les habitans de Quillebeuf se montrent-ils bien ingénieux pour leur fête improvisée en l'honneur de sa majesté Louis XIV, qui, abandonnant les délices de Versailles, vient par hasard chasser dans ses domaines de Normandie ?

LUXEUIL.

La fontaine de la Syrène, située dans la forêt, est changée en salle de verdure : du milieu du feuillage doit sortir la femme de maître Aubry, le riche marchand de soieries et l'échevin de Quillebeuf. Elle sera déguisée en dryade et doit, dit-on, offrir au roi un magnifique présent que lui fait M^{me} de Montespan

LATRÉAUMONT.

Le roi dansera-t-il un menuet à sa propre gloire ?

LUXEUIL.

Mais il ne s'agit pas de cela. J'ai rencontré aussi le grand-veneur.

LATRÉAUMONT.

Mon ami Cherny, mon Oreste ?

LUXEUIL.

« Chevalier, m'a dit le prince, rendez-moi un service. Le devoir de ma charge me retient ici jusqu'à l'arrivée du roi ; prenez un de mes chevaux, courez à l'instant chez moi ; vous trouverez dans le petit salon bleu une cassette en marqueterie : avec cette clé, vous l'ouvrirez,

vous y prendrez un paquet cacheté et vous me l'apporterez ici. Pourtant, si par hasard, vous ne me rencontraiez plus, allez trouver votre oncle dans le pavillon qu'il occupe au bout du parc, remettez-lui le paquet, j'irai le lui commander pendant ou après la chasse. » J'ai fait la commission du prince, je suis revenu au carrefour ; mais un écuyer était déjà venu chercher le grand-veneur de la part du roi.

(Il remet le paquet à Latréaumont.)

LATRÉAUMONT.

Qu'est-ce que cela peut être ? J'ai bien envie...

LUXEUIL.

Y pensez-vous ?... un abus de confiance !

LATRÉAUMONT.

Notre confiance est aussi en commun. (En tâtant le paquet.) Un médaillon, des lettres, dont je sens les cachets... Je gage que c'est le portrait de M^{me} de Montespan et ses billets doux d'autrefois.

LUXEUIL.

Je ne sais ; mais ce matin, à l'arrivée des voitures, j'ai vu la marquise parler au prince à voix basse et d'un air fâché...

LATRÉAUMONT.

Plus de doute : Cherny, indiscret comme un homme heureux, m'a souvent raconté cette ancienne passion. Oui... c'est cela... l'amoureux trésor était renfermé dans la cassette du petit salon bleu. Il va rendre à la marquise ce portrait et ces lettres qu'elle lui a déjà redemandés ; car le grand roi est aussi jaloux du passé que du présent. Tiens, vois-tu... je suis sûr que M^{me} de Montespan jouera quelque tour diabolique à mon Pylade.

LUXEUIL.

Ah ! mon oncle !

LATRÉAUMONT, le contrefaisant.

Ah ! mon oncle... Eh oui, morbleu ! pour prouver qu'elle n'aime plus Cherny, elle en dira un mal horrible au grand monarque. Le prince ne veut pas me croire ! je lui ai cent fois répété : Romps ouvertement avec la marquise ; rends-lui le mal pour le mal. Mais il n'ose pas, il est toujours si faible, si indécis, vrai papillon de cour, vraie girouette dorée.

LUXEUIL.

On le dit brave à la guerre.

LATRÉAUMONT.

Parbleu !... qui est-ce qui n'est pas brave ? Eh oui ! Cherny est courageux, mais sans caractère, irascible, mais sans volonté ; chez lui tout est contraste ; plus sa fortune diminue, plus il est prodigue. Aujourd'hui, gai jusqu'à la folie ; demain, sombre jusqu'à l'hypocondrie. Tantôt amant passionné d'une princesse, tantôt fou d'une petite bourgeoise ou d'une danseuse... en un mot, le prince de Cherny est un bizarre mélange des défauts les plus variés et les plus nombreux. Ce ju-

gement te paraîtra peut-être sévère, mon neveu; mais Pylade ne doit jamais flatter Oreste.

LUXEUIL.

Vous êtes un très bon Pylade, et vous ne ménagez pas les vérités au prince.

LATRÉAUMONT.

Je le crois bien; et de quoi aurais-je l'air, s'il vous plaît, en ne le brutalisant pas? d'un parasite, d'un croquant, trop heureux de partager la table du prince, en disant *amen* à toutes ses sottises... Non, morbleu! j'entends autrement les devoirs de l'amitié... Je n'ai pas le sou, j'use du bien de Cherny comme du mien, c'est vrai; mais en revanche, je l'envoie promener quand cela me passe par la tête; c'est ma seule manière de lui prouver ma gratitude et mon indépendance.

LUXEUIL.

Il est vrai que dans une chasse, vous lui avez sauvé la vie.

LATRÉAUMONT.

C'est justement pour cela qu'elle m'appartient sa vie... Or, comme j'en use à mon profit, si la marquise jouait quelque mauvais tour à mon prince, j'en ressentirais le contre-coup... Il faut donc qu'il se mette en garde contre la noirceur de cette méchante diablesse...

LUXEUIL.

Prenez garde, mon oncle, la marquise est toute puissante... et de nos jours... la Bastille...

LATRÉAUMONT.

Tu crois que je crains la Bastille... *Enfant! Primo*, Latréaumont n'a peur de rien... *secundo*, il ne se gênera pas plus pour parler de M^{me} de Montespan qu'il ne s'est gêné pour parler de Louvois.

LUXEUIL.

Louvois! voilà le terrible nom prononcé; vous allez vous mettre en colère.

LATRÉAUMONT.

Ça m'est nécessaire tous les matins pour entretenir ma bile contre lui. Mille diables! me refuser un régiment à moi qui ai fait toutes les guerres de la Fronde...

LUXEUIL.

Tantôt pour le parti du roi, tantôt contre.

LATRÉAUMONT.

Ah ça! beau neveu, est-ce qu'il ne faut pas goûter de tous les vins pour mieux choisir?

LUXEUIL.

C'est juste.

LATRÉAUMONT.

Me refuser un régiment, à moi qui ai levé une compagnie d'enfants perdus que le maréchal de Hocquincourt ne pouvait pas voir charger l'ennemi sans se lécher la moustache! moi qui ai commandé en chef l'armée de l'électeur de Cologne!

LUXEUIL.

Neuf cents fantassins, deux cents cavaliers, trente-cinq hommes de réserve.

LATRÉAUMONT.

C'est tout ce qu'il avait, le pauvre cher homme. Ça ne m'a pas empêché de conduire ses braves à la victoire...

LUXEUIL.

Vous lui avez ramené dix-huit hommes sur mille!

LATRÉAUMONT.

Tu crois donc qu'au feu, on va deux pour revenir trois?... Enfin, c'était toujours une victoire... Ça... et cinq blessures, me donnaient, je crois, des droits à un régiment? Eh bien! que me répond Louvois? Que je ne suis pas colonel au service de France. Je lui dis que les gens de ma trempe sont colonels partout; il met une table entre lui et moi et me crie: Capitaine Latréaumont, je vous casse... Ah! tu casses Latréaumont, insolent visir! Va, casse, casse, les morceaux en sont bons et je les garde.

LUXEUIL.

Etes-vous un peu soulagé, mon oncle?

LATRÉAUMONT.

Non, jusqu'à ce que j'aie pris ma revanche...

LUXEUIL.

Que pouvez-vous faire contre un ministre tout puissant et favori?

LATRÉAUMONT.

Ce que je peux faire?... Sois tranquille... avec cette tête-là, avec ce bras-là... le colonel Latréaumont est capable de... Mais le diable brûle Louvois! je deviens stupide de te parler de choses que tu n'entends pas, que tu ne dois pas entendre... Allons, le ciel est pur, l'ombre épaisse, va te promener dans la forêt; j'attends ici quelqu'un...

LUXEUIL.

Mais mon oncle, la chasse doit passer devant ce pavillon.

LATRÉAUMONT.

Sans doute; après?

LUXEUIL.

N'avez-vous pas engagé à venir voir la chasse des personnes...

LATRÉAUMONT.

M^{me} de Blainville et Fonbonne, gouverneur de Quillebeuf, mon ancien camarade; après?

LUXEUIL.

Et vous voulez que je m'en aille?

LATRÉAUMONT.

A l'instant même.

LUXEUIL.

Mais elle?

LATRÉAUMONT.

Qui elle?... Ah!.. j'y suis, M^{me} de Blainville, ta cousine? Pauvre amoureux! pauvre fou!... tu t'adresses bien... elle adore son mari... elle est aussi vertueuse que belle... aussi ferme, aussi énergique que bonne et dévouée... Tiens... c'est tout le portrait de ma sœur... de ta mère... Est-ce que sans cela je ne t'aurais pas déjà donné d'a-

bominables conseils? Encore une fois, tu es fou; mais va-t'en!

LUXEUIL.

Ah! mon oncle, si vous saviez avec quelle bonté elle m'accueille... si...

LATRÉAUMONT.

Tu vas recommencer à me parler de tes amours; tourne-moi les talons. Le roi ne se mettra pas en chasse avant midi, reviens dans une heure... tu la trouveras ici... elle, et ça ne te servira pas à grand'chose!

LUXEUIL.

A bientôt mon oncle.. Je la reverrai, ah!...

LATRÉAUMONT, le poussant.

Au diable!... au diable! (Luxeuil sort.)

oo

SCÈNE II.

LATRÉAUMONT, seul.

Brave garçon! quand je le vois... il me prend comme des remords de n'être pas père de famille... (Allant vers la table où est le portrait.) Ah! ça, pensons à nos affaires. Ce portrait... cette lettre... le prince de Cherny va les remettre à M^{me} de Montespan... et rester désarmé contre elle. La marquise a déjà rendu le roi froid et injuste envers Cherny... en cela, elle m'a servi sans le savoir... mais ce n'est pas assez... il me faudrait faire éclater une rupture violente entre le grand-veneur et son maître... Dans son ressentiment contre le roi, Cherny suivrait aveuglément mes inspirations, alors il serait corps et âme à mes projets... Mais cette rupture... comment la provoquer? (Réfléchissant.) Est-ce qu'au moyen de cette lettre, de ce portrait?... oui... en faisant tout parvenir au roi... la jalousie du grand monarque deviendrait furibonde... il prendrait Cherny en exécration... mais comment faire?... je ne sais. (Silence.) Ah bah! mon étoile y pourvoira... Le baron tarde bien... Comment le prince d'Orange.. comment l'envoyé d'Espagne auront-ils accueilli mes propositions? auront-ils confiance en moi? (Silence.) Je vous demande un peu pourtant... parce que le colonel Latréaumont a dissipé son patrimoine, et qu'il a besoin d'or... il se peut que demain la Normandie... la France soit en feu... Moi... moi... je puis ébranler le trône de Louis-le-Grand!!!

oo

SCÈNE III.

LATRÉAUMONT, MULLER.

MULLER, entrant.

Bonjour, colonel.

LATRÉAUMONT.

Enfin, baron, vous voilà. Eh bien! quelles nouvelles de Hollande?

MULLER.

Je vous apporte des offres certaines de la part de monseigneur le prince d'Orange. (Mystérieusement.) La Hollande et l'Espagne sont prêtes à appuyer en France un mouvement de rébellion, soit général, soit partiel.

LATRÉAUMONT.

Enfin! c'est bien heureux!

MULLER.

J'ai pouvoir de traiter avec vous... j'ai un crédit de deux cent mille écus.

LATRÉAUMONT.

Voilà ce que vous avez dit de mieux jusqu'ici. Où est l'argent?

MULLER, tirant sa montre.

Ah! diable! midi... il faut que je vous quitte... je reviendrai... tout à l'heure.

LATRÉAUMONT.

Me quitter au moment le plus intéressant... pourquoi?

MULLER.

Je vais à la fontaine de la Syrène pour remettre à une jeune femme habillée en dryade, un écrin qu'elle doit présenter au roi.

LATRÉAUMONT.

Comment êtes-vous mêlé à tout cela?

MULLER.

Il y a deux mois, la veille de mon départ, j'étais chez l'ambassadeur d'Angleterre; M^{me} de Montespan s'y trouvait aussi; on parla de pierrieres et du fameux Boehmer, lapidaire de La Haye. Je montrai une boucle de chapeau de sa façon; M^{me} de Montespan la trouva si belle, qu'elle voulut faire monter dans le même goût un magnifique nœud d'épée qu'elle destinait au roi. Je proposai adroitement de me charger de la commission: cela devait ôter tout soupçon sur le but de mon voyage. On accepta, et je rapporte le joyau.

LATRÉAUMONT, à part.

Encore un à brouiller avec la cour.

MULLER.

Et aujourd'hui ce nœud d'épée doit être présenté au roi, ainsi que je vous ai dit.

LATRÉAUMONT.

Je comprends bien, n'est-ce pas? cet écrin, vous devez le remettre à une femme habillée en dryade, qui doit, elle, l'offrir au roi.

MULLER.

C'est cela même.

LATRÉAUMONT, à part.

Eh! eh! on pourra faire d'une pierre deux coups. (A Muller.) En ce cas, nous pourrions continuer notre entretien; car la dryade va venir ici, tout à l'heure, accompagnée de sa sœur de lait, M^{me} de Blainville.

MULLER.

M^{me} de Blainville! je vais la revoir!

LATRÉAUMONT.

Ne faites donc pas de ces exclamations-là! vous êtes trop vieux et trop laid, baron, ce ne peut pas être de l'amour. Pour que ce fût une spéculation sur les grands biens de M^{me} de Blainville, il faudrait qu'elle fût veuve.

MULLER.

M. de Blainville n'est pas fort jeune...

LATRÉAUMONT.

Profond calcul, si mon neveu n'était pas là.

MULLER, à part.

Serait-il donc si difficile de se délivrer de lui?

LATRÉAUMONT.

Revenons à notre affaire... Où est l'argent?

MULLER.

Patience, colonel; avant de rien entreprendre, le prince d'Orange demande des garanties.

LATRÉAUMONT.

Comment, des garanties! N'avez-vous pas remis au prince certain écrit avec lequel il peut me faire pendre?

MULLER.

N'avez-vous pas exigé de moi un écrit tout aussi dangereux, que vous gardez dans le coffre de vos archives de famille?

LATRÉAUMONT.

Certes, je le garde; sans cette excellente précaution je serais à vous... et vous ne seriez pas à moi.

MULLER, à part.

Fignons de me croire encore sous sa dépendance. (Haut.) Écoutez-moi, colonel; vous êtes un homme actif, intrépide, capable d'exploiter habilement le sourd mécontentement qui règne dans ce pays, et qui a déjà éclaté en Dauphiné et en Bretagne; votre plan est bien conçu: pousser la Normandie à se déclarer libre et à se séparer de la couronne, dans l'espérance que les autres provinces l'imiteront; réveiller enfin l'esprit indépendant des états provinciaux, si difficilement étouffé par le cardinal de Richelieu; je vous le répète, ce plan est hardiment conçu.

LATRÉAUMONT.

Eh bien! alors, où est l'argent? où est l'argent?

MULLER.

Un moment!... Vous avez assez d'expérience des dissensions civiles, pour savoir qu'une sédition qui ne s'appuierait pas sur un nom illustre, qu'une sédition qui n'aurait pas de racines profondes... dans la bourgeoisie... dans l'armée... dans le peuple... ne viendrait pas à terme.

LATRÉAUMONT.

Ah ça! baron, croyez-vous qu'on ait traversé les troubles de la minorité et les guerres de la Fronde, sans apprendre comment se pratique une conspiration... Voulez-vous ma recette?... elle est bonne... Vous prenez un nom que vous

avez eu soin d'encenser d'avance... ou vous le prenez tout encensé par la foule: c'est le drapeau! Autour, vous groupez d'abord un philosophe utopiste, grand diseur de sottises sur l'égalité naturelle, et surtout sur l'abolition des impôts et le partage des biens, vu qu'on ne prend pas des mouches avec du vinaigre. Du reste, bon homme de l'âge d'or, qui, au besoin, pour faire triompher ses idées, consentirait à un petit massacre. A côté du philosophe, un bourgeois influent qui l'écoute de toutes ses longues oreilles, qui, maté dans son ménage, fait tomber sa mauvaise humeur sur le gouvernement et vole ses pratiques, en criant que le fisc le ruine. Vous y joignez un sous-officier trop impatient pour attendre un brevet, ou trop bête pour le mériter (j'aime mieux la bête, c'est plus commode); mêlez à ça quelques milliers de niais, qui crient parce qu'ils entendent crier; ces niais, augmentés des polissons qui sifflent et des chiens qui aboient, forment ce qu'on appelle la grande voix du peuple. Ça commence à épaissir: arrosez-moi vite ces fermens de révolte avec une bonne pluie d'or; faites nager sur le tout un homme d'argent, un émissaire de l'étranger, (Il salue Muller.) qui sait d'avance ce que lui vaudra une sédition, une guerre civile; plus, un homme de sac et de corde, qui n'a rien à perdre... (Le baron le salue.) et qui mène tout... Chauffez, chauffez... au signal convenu, levez le couvercle, et vous avez un ragoût infernal dont le diable prend sa part, et dont les meilleurs morceaux sont pour ceux qui ont tenu la queue de la poêle.

MULLER.

Voilà une théorie complète!...

LATRÉAUMONT.

Dont la pratique est immanquable. Je vous attendais ce matin. Tous les éléments de ma conspiration vont passer sous vos yeux, quoiqu'aucun d'eux ne se doute qu'il ait un rôle à jouer.

MULLER.

Et le nom à inscrire sur la bannière...

LATRÉAUMONT.

Le grand-veneur de France, le prince de Chérny.

MULLER.

Beau nom! Est-ce le petit-fils du prince qui prit part de part aux guerres civiles de l'autre règne?...

LATRÉAUMONT.

Lui-même... Il viendra tout à l'heure, mais le dernier, sans doute, parce que je voudrais vous le présenter dans un état satisfaisant; et, tout en vous parlant, je songe au moyen...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA LANTERNE.

LA LANTERNE, restant à la porte, la main à son chapeau.

Colonel...

LATRÉAUMONT.

Ah ! c'est toi, mon brave ! avance donc, j'aurai du travail à te donner. Eh bien ! tu reviens d'Alsace et tu vas faire partie de la réserve de Normandie ? Ton grade, maintenant ? Comment, toujours sergent depuis dix ans ?

LA LANTERNE.

Toujours, mon colonel !

LATRÉAUMONT.

Imaginez-vous, baron, que ce garçon-là est plein de courage, avec ça une écriture superbe... eh bien ! toujours sergent ! voilà la justice de Louvois ! Ah ça, et ta bourse, est-elle mieux garnie ?

LA LANTERNE.

Ne m'en parlez pas, colonel... on nous massacre d'injustices. Depuis que le monde est monde, le bourgeois appartient à l'officier et le paysan au soldat... on nous retire le paysan !

MULLER, bas.

Mais, il est stupide !...

LATRÉAUMONT, bas à Muller.

Toute bête est un pot à une ou plusieurs anses qu'il offre à qui sait les prendre. Baron, voulez-vous en voir une ? je m'en servirai plus tard. (Haut à la Lanterne.) Ah ça ! as-tu découvert quelque chose ?

LA LANTERNE.

Non, mon colonel ; je n'ai pu encore retrouver le brigand, le sans-cœur ; le scélérat se cache toujours dans les entrailles de la terre.

MULLER.

Ah ! mon Dieu ! de qui parlez-vous ainsi ?

LA LANTERNE.

De mon père.

MULLER

De son père !

LATRÉAUMONT.

Ne le jugez pas sur ce mot, baron. La Lanterne serait bon fils ; mais pour être bon fils, il faudrait connaître... Baron, vous voyez un malheureux enfant du mystère, du crime et du hasard.

LA LANTERNE.

Merci, mon colonel, au régiment ils disent cela d'un seul mot

MULLER, à voix basse, à Latréaumont.

Je comprends ; vous lui promettez...

LATRÉAUMONT, bas à Muller.

Un grade et un père. (Serrant La Lanterne dans ses bras.) Brave garçon ! (Apercevant les divers per-

sonnages qui entrent.) Attends un moment, je suis à toi tout à l'heure.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLAUDIUS, MAITRE AUBRY, DAME AUBRY.

DAME AUBRY.

Nous voici... nous voici, colonel.

LATRÉAUMONT.

Ah ! ma jolie dryade...

DAME AUBRY.

M^{me} de Blainville ?...

LATRÉAUMONT.

N'est pas encore arrivée...

DAME AUBRY.

Avancez donc, maître Aubry, docteur Claudius ; nous arriverons trop tard. (Elle va à une glace et arrange son costume.)

MAITRE AUBRY, entrant et tenant des feuilles de journal.

Hum !... hum !... encore un impôt, l'arrière-ban !...

LATRÉAUMONT, à Muller.

Je vous présente maître Jérôme Aubry, (Bas.) mon bourgeois. Il n'y a pas besoin de faire jouer de ressort... vous voyez... il grogne tout seul.

DAME AUBRY.

Mais venez donc, maître Aubry, m'aider à ôter mes coiffes...

MAITRE AUBRY.

Hum !... joli costume, pour paraître devant un roi galant et tous les mugnets de sa cour.

LATRÉAUMONT, présentant le docteur Claudius au baron.

Le docteur, un philosophe, un sage, le créateur d'un nouveau système : l'harmonie sociale.

CLAUDIUS.

Ou l'accord humain, basé sur la mélodie des intérêts.

MULLER.

Je serais ravi, monsieur, d'être un de vos disciples.

CLAUDIUS.

Êtes-vous marié ?

MULLER, avec étonnement.

Non...

CLAUDIUS.

Tant mieux ! j'ai sur la liberté harmonique des femmes et sur leur accord sentimental, des idées contraires aux habitudes égoïstes du mariage... Êtes-vous riche ?

LATRÉAUMONT, avec un soupir.

Très riche.

CLAUDIUS.

Tant pis !

MULLER.
Vous avez donc aussi sur la fortune des idées...
LATRÉAUMONT.
Que l'on comprend d'autant mieux que l'on possède moins de biens.

CLAUDIUS.
Vous avez la clé de mon système...
DAME AUBRY, qui a quitté ses coiffes.
Suis-je bien ainsi?

LATRÉAUMONT.
Charmante !
DAME AUBRY, à part.
Je serai bien aise que monseigneur le prince de Cherny me voie ainsi.

MAITRE AUBRY.
Hum !... je la trouve beaucoup trop charmante moi ! hum !

DAME AUBRY.
Ah ça... je sors de mon feuillage, je m'avance en souriant vers le roi, et je lui présente...

MULLER.
Cet écrin que M^{me} de Montespan m'avait chargé de vous remettre à la fontaine de la Syrène.

LATRÉAUMONT, le prenant.
Peut-on voir un instant ce précieux travail ?

MULLER.
Rien ne s'y oppose.
LATRÉAUMONT, soulevant le nœud d'épée.
Très beau !

DAME AUBRY.
Ah ! que c'est riche !
LATRÉAUMONT, à part.
Juste une petite place pour ma surprise, à moi. (Il glisse le portrait dans l'écrin.) Tenez, chère dame ; (Il le lui remet.) le roi sera ravi... Eh bien ! que cherchez-vous donc ?

DAME AUBRY.
C'est qu'en dryade je n'ai pas de poche pour mettre l'écrin.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DE LUXEUIL, accourant.

DE LUXEUIL.
Dépêchez-vous... dépêchez-vous ! voici le roi et toute la cour !... on voit déjà la voiture et les cavaliers au bout de la grande route de la forêt.

DAME AUBRY, sortant.
Vite !... vite !... à peine si j'aurai le temps d'arriver à la fontaine.

MAITRE AUBRY, l'arrêtant.
Attendez-moi donc ; je ne veux pas vous perdre de vue, au milieu de tous ces jeunes seigneurs enrubannés.

MULLER, à Claudius.
Allons gémir sur les ruineuses magnificences de l'orgueil royal...

CLAUDIUS.
Excusez-moi ; je n'envisagerai les rois que lorsqu'ils auront pour trône une charrue, et pour sceptre une gerbe de blé. (Ils sortent de côtés différents.)

DE LUXEUIL.
Mon oncle, M^{me} de Blainville n'est pas encore ici ?

LATRÉAUMONT.
Elle ne peut manquer d'arriver tout à l'heure... attends-la... Viens avec moi, la Lanterne, j'ai à te donner des lettres à copier. (Il sort avec la Lanterne.)

DE LUXEUIL, allant à la fenêtre.
Une voiture ! c'est ma cousine, elle est avec M. de Fonbonne, le gouverneur de Quillebeuf. (On entend le bruit d'un cor.) Le gouverneur lui fait ses adieux ; son devoir l'appelle sur le passage du roi. La voilà... je vais me trouver seul avec elle... vaincrai-je ma timidité ?... pourrai-je enfin lui déclarer mon amour ?

SCÈNE VII.

LUXEUIL, M^{me} DE BLAINVILLE.

LUXEUIL.
Bonjour, ma cousine, que je suis heureux de cette rencontre !

M^{me} DE BLAINVILLE.
Et moi aussi, monsieur, je suis enchantée de cette rencontre ; car d'abord il faut que je vous gronde, que je vous gronde beaucoup... M. de Blainville étant très occupé, comptait sur vous pour me mener à cette fête, j'espérais vous dire cela hier ; mais depuis deux jours on n'a pas vu monsieur. Est-ce ainsi qu'on agit entre amis, entre parens ?

LUXEUIL.
Mais, ma cousine, si...

M^{me} DE BLAINVILLE.
Il n'y a pas de mais... et pour me venger, j'ai prié notre cher gouverneur de me conduire ici.

LUXEUIL.
Pouvez-vous penser que je ne regrette pas vivement cette bonne fortune ?

M^{me} DE BLAINVILLE.
Vous ne la regrettez pas plus vivement que moi, je vous jure, *cette bonne fortune* ! car ma vengeance a tourné contre moi. M. de Fonbonne est la loyauté, est la valeur même ; mais quand il vous a parlé de la sûreté des places fortes, de l'exactitude de l'heure militaire et de sa merveilleuse armoire infernale, vrai chef-d'œuvre de mécanique, l'ennui arrive... heure militaire, comme dit le gouverneur. (Regardant Luxeuil, qui semble agité.) Mais, qu'avez-vous donc aujourd'hui, vous, si gai, si cau-

sant ? vous semblez rêveur... ! Allons... allons... faisons la paix , car , j'avoue ma faiblesse , (Bas et en souriant.) je vous trouve plus aimable que le gouverneur ; mais n'abusez pas de ma confiance , au moins.

LUXEUIL , à part.

Quand elle m'accueille ainsi , pourrait-elle s'offenser d'un aveu ? (Haut.) Croyez , ma cousine , que...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Croyez , ma cousine , que... mais , ma cousine , si... voilà , jusqu'à présent , ce que vous avez trouvé de plus aimable à me dire. Voulez-vous donc me faire regretter M. de Fonbonne ?

LUXEUIL , à part.

Oh ! si j'osais lui avouer...

M^{me} DE BLAINVILLE , avec intérêt.

En vérité , Auguste , vous avez quelque chose... cet air embarrassé... vous ne répondez pas... un frère doit-il avoir un secret pour sa sœur ? (Elle lui tend la main.)

LUXEUIL , avec émotion.

Votre frère... votre frère... non Louise... jamais !

M^{me} DE BLAINVILLE , étonnée.

Jamais ! je ne vous comprends pas.

LUXEUIL.

Eh bien ! non , pour moi vous n'êtes plus une sœur , ce que j'éprouve pour vous , c'est de l'amour.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Pas un mot de plus , Auguste. Oh ! pas un mot de plus.

LUXEUIL.

Depuis deux ans , je vous aime comme un insensé !

M^{me} DE BLAINVILLE , avec douleur.

Mon Dieu , mon Dieu ! qu'avez-vous dit !

LUXEUIL.

Pardonnez à la violence du sentiment qui m'entraîne. Maintenant que vous savez mon secret , jamais , je vous le jure , je ne vous dirai plus un mot de cette invincible passion... Ne soyez pas irritée contre moi , Louise. (Silence) Mon Dieu ! Louise , parlez-moi donc ?

M^{me} DE BLAINVILLE , essuyant ses larmes.

Je ne vous en veux pas , Auguste , je ne puis que vous plaindre... Ah ! plus que moi , vous regretterez , hélas ! vos imprudentes paroles...

LUXEUIL.

Que voulez-vous dire ?

M^{me} DE BLAINVILLE.

De ce jour , nous ne devons plus nous voir.

LUXEUIL.

Ne plus nous voir ! mais... c'est impossible ; mais , c'est affreux ! mais , vous ai-je donc offensée ?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Vous ne m'avez pas offensée... vous m'aimez , je ne puis vous reprocher ce sentiment ; tant que je l'ai ignoré , j'ai été avec vous confiante et libre , comme on l'est avec son frère : maintenant cette intimité n'est pas possible.

LUXEUIL.

Ah ! Louise , vous êtes sans pitié !

M^{me} DE BLAINVILLE.

Auguste , ne dites pas cela... vous ne le croyez pas ! Je sais ce que vous devez souffrir , car je sais ce que je souffre. D'un mot vous avez détruit , non des sentiments , ils existeront toujours , mais des relations bien douces , bien chères. Mais à quoi bon ces regrets ? Il nous faut du courage. Allons , mon ami , pas de faiblesse : un jour tout sera oublié , vous reviendrez auprès de nous , sans doute avec une compagne bien-aimée... Alors nous serons encore frère et sœur , comme par le passé... Alors , mon ami , nous nous souviendrons avec orgueil de cette séparation , parce que notre conduite aura été noble et digne de nous.

LUXEUIL.

Louise , c'est impossible... vous n'aurez pas le courage...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Remettez-vous , Auguste ; on vient... Vous savez que ma volonté est inébranlable. Je vous l'ai dit , il faut nous séparer. (A part.) Ah ! je souffre autant que lui !...

oo

SCÈNE VII.

LUXEUIL , M^{me} DE BLAINVILLE , MAÎTRE AUBRY.

MAÎTRE AUBRY , accourant.

Madame ! madame !

M^{me} DE BLAINVILLE.

Qu'y a-t-il ?

MAÎTRE AUBRY.

Votre flacon ! pour l'amour du ciel , votre flacon !

LUXEUIL.

Que se passe-t-il donc ?

MAÎTRE AUBRY.

Ils disent que ma femme se trouve mal. Ah ! maudites soient les dryades... et ceux qui les ont inventées !

M^{me} DE BLAINVILLE.

Que lui est-il arrivé ?

MAÎTRE AUBRY.

Je n'en sais rien... Je l'avais laissée au milieu de sa verdure. Ah ! maudites soient les dryades !

LUXEUIL.

Je vais m'informer , madame.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Voici le docteur qui nous la ramène. (M^{me} Aubry entre soutenue par le docteur; M^{me} de Blainville va à elle.) Te sens-tu mieux, ma pauvre petite?

DAME AUBRY.

Oui, madame. Ah! mon Dieu! quel malheur!

M^{me} BLAINVILLE.

Voyons, remets toi, et conte-moi cela.

DAME AUBRY.

Sortant du milieu du feuillage, je m'avance vers le roi, Sa Majesté souriait en me regardant; je lui présente l'écrin; le roi l'ouvre, parait l'admirer et y prend un papier qu'il décachète. Alors... Ah! madame!...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Eh bien?

DAME AUBRY.

Voyant ce que contient le papier, le roi fait une figure épouvantable, en regardant M^{me} de Montespan. J'ai eu peur, autour de moi tout le monde était pâle... M^{me} de Montespan plus pâle que les autres... Je restais toujours debout, la main sur mon cœur. « Retirez-vous, malheureuse, » s'est alors écrié le roi d'une voix tonnante! En ce moment, le prince de Cherny, qui s'approchait de Sa Majesté, m'a vue sans doute défaillir; il est venu à moi et j'ai eu tout juste le temps de tomber dans ses bras.

LUXEUIL.

C'est étrange.

MAÎTRE AUBRY, à part.

Le roi soupçonnerait-il mon opinion sur les impôts?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Voici M. de Fonbonne qui va nous expliquer...

M. DE FONBONNE, entrant.

Je ne puis vous dire que ce que j'ai vu... Après que le prince de Cherny a eu remis dame Aubry aux mains de monsieur (Montrant le docteur), il s'est avancé vers le roi pour prendre ses ordres; mais Sa Majesté s'est détournée de lui avec courroux, et a dit à M. de Soyecourt: « Monsieur, vous dirigerez la chasse. — Sire, a dit le prince, ma charge me donne le droit d'accompagner Votre Majesté. — M. de Soyecourt, obéissez! » s'est écrié le roi, sans répondre au grand-veneur qui s'inclinait vers lui; puis l'écartant brusquement d'un geste dédaigneux, Sa Majesté est montée à cheval et a piqué des deux. Le prince, pâle de rage, a tiré son épée qu'il a brisée sur son genou, et je l'ai laissé entre les mains de ses amis qui tâchaient en vain de le calmer.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Mon Dieu! qu'est-ce que tout cela signifie? Mais il faut ramener à la ville cette pauvre Marguerite; elle est encore tout effrayée. (A maître Aubry.) Voulez-vous faire avancer ma voiture?

LATRÉAUMONT.

MAÎTRE AUBRY, à sa femme.

Je préparerai en même temps notre carriole, belle dryade!

LUXEUIL, au fond.

Voici le prince! Quelle colère!

SCÈNE IX.

CHERNY entre suivi de Muller, qui l'examine avec attention. Au bruit, Latréaumont sort de l'appartement.

CHERNY.

Latréaumont, du papier, une plume!
(Latréaumont lui montre la table; le prince s'y met et écrit dans la plus grande agitation. Silence général.)

DAME AUBRY, à part.

Comme il est malheureux! Pauvre prince!...
CHERNY se relevant et donnant un papier à un laquais.

Ma démission de grand-veneur, vous la remettrez à M. Colbert... Partez.

M. DE FONBONNE.

Que faites-vous, prince? Le roi...

CHERNY.

Il oublie trop que dans nos troubles civils mon grand-père a traité d'égal à égal avec Louis XIII.

LATRÉAUMONT, à part.

Allons donc... tu as été bien long-temps à t'en souvenir, beau prince...

M. DE FONBONNE.

Prenez garde, prince, ce discours...

CHERNY.

Latréaumont, pas un seul instant de plus ici; mes chevaux!

LATRÉAUMONT.

Où veux-tu aller?

CHERNY.

A l'armée! la campagne est ouverte.

DAME AUBRY, à part.

A l'armée! il va s'y faire tuer, peut-être!

LUXEUIL.

Prince, voulez-vous de moi comme volontaire?

CHERNY.

De grand cœur, monsieur.

M^{me} DE BLAINVILLE, bas à Augusto.

Bien, bien, Augusto, je vous remercie.

LUXEUIL, bas.

Hélas! vous l'avez voulu.

UN DOMESTIQUE.

Les chevaux de monseigneur!

UN AUTRE DOMESTIQUE.

La voiture de madame!

MAÎTRE AUBRY, rentrant.

La carriole est prête.

CHERNY, saluant M^{me} de Blainville.

Pardou, madame... j'étais si troublé. (A dame Aubry.) Êtes-vous remise, ma chère enfant?

MAITRE AUBRY, à sa femme qui baisse les yeux et garde le silence.

Répondez donc un mot à cette victime du despotisme...

DAME AUBRY, avec une révérence.

Vous êtes bien bon, monseigneur...

CHERNY.

Suis-moi, Latréaumont.

CLAUDIUS, à part, haussant les épaules.

Ils vont tuer des Allemands pour se consoler. Quelle logique!

(Tandis que les trois groupes se dirigent vers les trois issues, que M^{me} de Blainville dit adieu de la main à Luxeuil, et que dame Aubry regarde le prince avec intérêt, Latréaumont et Muller restent seuls sur le devant de la scène.)

MULLER, bas.

Ah! ça, mais tout se rompt.

LATRÉAUMONT, bas.

Pour mieux se renouer. Que dites-vous de mon prince?

MULLER.

Il agira mollement; il est trop riche.

LATRÉAUMONT.

Je me charge de l'objection.

MULLER.

Mais le mot de l'énigme?

LATRÉAUMONT.

M^{me} de Montespan a aimé Cherny; elle lui redemandait ses lettres, son portrait; j'ai tout fait remettre au roi.

MULLER.

Comment?

LATRÉAUMONT.

Dans votre écrin.

MULLER.

Mais je suis compromis.

LATRÉAUMONT.

C'est bien ce que je voulais.



ACTE DEUXIÈME.

Un salon dans la maison de campagne du chevalier de Luxeuil.

SCÈNE I.

LA LANTERNE, à droite, écrivant, GERMAIN.

LA LANTERNE.

Et moi qui oubliais la date... Dites-moi donc le quantième du mois, mon vieux.

GERMAIN, d'un ton bourru.

16 octobre 1672. (A part.) Voilà aujourd'hui quinze mois que monseigneur n'est plus grand-veur de France... Mon pauvre maître, maintenant ruiné... abandonné de tous... réduit à habiter chez le neveu de ce maudit colonel!

SCÈNE II.

LA LANTERNE, GERMAIN, DAME AUBRY.

GERMAIN.

Serviteur... madame Aubry.

DAME AUBRY.

Comment va ton maître, bon Germain?

GERMAIN.

Mélas! madame, toujours bien triste...

DAME AUBRY.

Pauvre prince!

GERMAIN.

Ah! madame Aubry... le colonel a été son mauvais génie! Depuis que monseigneur le connaît, tout a été pour lui de mal en pis.

DAME AUBRY.

M. le chevalier de Luxeuil est-il ici? (A part.) Je pourrai peut-être aussi voir le prince.

GERMAIN.

Oh! mon Dieu, depuis huit jours que le chevalier est arrivé, il ne sort guère. C'est un brave gentilhomme, celui-là; il ne ressemble pas à son oncle... Je vais le prévenir, madame Aubry.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA LANTERNE, DAME AUBRY.

LA LANTERNE, toujours écrivant, croyant parler à Germain.

Mon vieux, un peu d'encre!

DAME AUBRY.

M. La Lanterne est bien distrait...

LA LANTERNE.

Allons donc, mille diables!... (Il se retourne et reconnaît dame Aubry.) Pardon, excuse, dame Aubry... Je croyais que c'était le vieux Germain.

DAME AUBRY.

Vous êtes bien occupé, monsieur La Lanterne.

LA LANTERNE.

Je crois bien... Pendant les loisirs que me laisse le service du régiment, je copie les mémoires du colonel Latréaumont.

DAME AUBRY.

Ça doit être curieux.

GERMAIN.

Monseigneur... ce n'est pas ma faute... c'est le colonel...

CHERNY.

Mais, misérable!... je voulais sortir... où est mon cheval?

GERMAIN.

Hélas! monseigneur, c'est le colonel qui l'a pris... comme il prend tout. J'ai eu beau lui dire que vous n'aviez plus que ce cheval-là... que vous alliez vous en servir... il m'a répondu insolentement qu'il faisait assez beau pour se promener à pied...

CHERNY.

Mais ne pouvais-tu pas l'empêcher de le prendre?

GERMAIN.

L'empêcher, monseigneur? Hélas! je suis faible et vieux... le colonel est fort et brutal...

CHERNY.

Mais qui me délivrera donc de ce gladiateur insolent! A-t-il donc un charme infernal, que je ne puisse échapper à sa puissance?

GERMAIN.

Monseigneur...

CHERNY.

Va-t'en... laisse-moi. (Germain sort.)

CHERNY s'assied avec accablement.

Ah! quelle vie!... quelle vie!... En être arrivé là... moi, avec tant de chances de bonheur... Perdu!... tout perdu!.. faveurs, dignités, richesses... Moi, un des plus grands seigneurs de la cour de France, en être arrivé là! criblé de dettes... réduit presque à la détresse...

DAME AUBRY.

Monseigneur...

CHERNY.

Que voulez-vous?

DAME AUBRY.

J'étais venue apporter quelque chose à M. le chevalier de Luxeuil, et comme monseigneur aimait autrefois à causer avec dame Aubry, j'avais cru...

CHERNY.

Pardon, ma chère enfant, si j'ai été si brusque, mais...

DAME AUBRY.

Tenez, monseigneur, vous voudriez m'éloigner, mais je vous déclare que je ne m'en irai pas.

CHERNY.

Vraiment?

DAME AUBRY.

Il faut de plus que vous m'écoutez sans vous fâcher.

CHERNY, souriant.

Cela va donc être bien sérieux!

DAME AUBRY.

Très sérieux. Il s'agit d'un sujet qui vous blessera peut-être; et cependant je ne voudrais pas... bien au contraire... car...

CHERNY.

Me voilà parfaitement préparé; je regarde vos jolis yeux et j'écoute.

DAME AUBRY.

C'est que, monseigneur, on dit que vous devez beaucoup d'argent.

CHERNY, sévèrement.

Dame Aubry!

DAME AUBRY.

Voyons, monseigneur, n'allez pas m'ôter tout mon courage, avec cet air froid et dédaigneux. Vous étiez bien moins fier quand vous veniez visiter notre magasin en brillant équipage... vous étiez si bon pour nous, que mon mari, toujours si jaloux, était le premier à me dire qu'il n'y avait pas un seigneur plus aimable que vous... et moi, je disais comme lui... pour avoir la paix dans le ménage, s'entend...

CHERNY.

Elle est charmante... Au fait, quelle sottise! Pourquoi nier ce que chacun sait? Eh bien! oui, je dois malheureusement beaucoup d'argent, dame Aubry.

DAME AUBRY.

Eh! pourtant, monseigneur, il faut que vous nous rendiez un grand service. A notre commerce nous joignons la banque... (Avec embarras.) Aussi, monseigneur, si vous vouliez nous autoriser à liquider vos dettes, et nous accepter comme seul créancier... nous y trouverions de grands bénéfices... Oui, certainement, monseigneur, à cause des remboursements, des comptes-courants... des liquidations... des... enfin à cause de mille raisons de commerce que vous ne pourriez pas comprendre, voyez-vous, monseigneur.

CHERNY.

Ah! c'est là le service que vous me demandez... bonne et excellente femme... Tenez, vous ne sauriez croire combien cette marque de votre intérêt me touche... Ah! que je regrette de ne pouvoir accepter!...

DAME AUBRY, avec émotion.

Vous me refusez... monseigneur... Hélas!... nous sommes de petites gens...

CHERNY.

Ah! dame Aubry!!... les grands seigneurs sont ceux qui font des offres aussi délicates; mais encore une fois, je refuse... Je ne pourrais pas m'acquitter un jour!... Je vous en supplie... n'insistez pas.

DAME AUBRY.

Mais alors, mon Dieu, que ferez-vous?

CHERNY.

Que sais-je? Je fermerai les yeux; je me laisserai entraîner au flot qui m'emporte. A quoi bon lutter?

DAME AUBRY.

Ah! monseigneur... un prince de votre mai-

son ! parler ainsi !... vous ! si jeune encore ! vous naguère si aimé, si entouré !

CHERNY.

Ces amours, ces amitiés, cet entourage, se sont en allés avec mon dernier manteau brodé, dame Aubry ! Il n'y a que vous... qui m'avez donné une marque d'attachement... Je ne parle pas, et pour cause, de mon digne ami, le colonel Latréaumont !

DAME AUBRY.

Tenez, monseigneur, c'est surtout à l'influence du colonel que je voudrais vous voir échapper... Je ne sais pourquoi cette influence m'épouvante.

CHERNY.

Bah ! il se charge de penser et d'agir pour moi... Il m'aidera peut-être aussi à me débarrasser d'une vie qui me pèse... C'est le seul vrai service qu'il m'aura rendu.

DAME AUBRY.

Monseigneur, c'est bien mal d'affliger ainsi vos amis... Je sais que vous avez bien à vous plaindre du sort : de votre splendeur, il ne vous reste rien. Le roi vous craint ! peut-être n'a-t-il pas tort ; il vous a même interdit, ainsi qu'au colonel, l'entrée de Quillebeuf ; et pourtant, si vous vouliez, monseigneur, il y aurait un moyen d'échapper à l'influence du colonel et de rétablir votre fortune.

oo

SCÈNE VII.

CHERNY, DAME AUBRY; LATRÉAUMONT,
déposant sur un fauteuil son manteau et ses pistolets de voyage, reste à la porte sans être vu. Il écoute la fin de la scène.

CHERNY.

Un moyen d'échapper au colonel, de rétablir ma fortune ! comment cela ?

DAME AUBRY.

Un des vaisseaux que nous armons pour les nouvelles colonies est prêt à mettre à la voile... il n'y a pas de gouverneur nommé pour cette possession... Écrivez au roi, demandez-lui cet emploi. Il ne le refusera pas à un seigneur de votre naissance. S'il vous hait, s'il vous craint, il sera satisfait de vous éloigner ainsi pour long-temps. Arrivé aux colonies, vous achèterez des terres avec l'argent que vous nous rendrez plus tard ; car en peu d'années, dans un pays si riche, vous aurez réalisé une grande fortune... alors vous revenez en Europe... vous reprenez votre rang... Eh bien ! mon projet... qu'en dites-vous ?

CHERNY, après avoir réfléchi.

Vous êtes mon ange gardien ! vous avez raison. Oui, par mon courage, je me refais une fortune... Honneurs, richesses, faveurs, je devrai tout à mon énergie, ou plutôt à vous, ma gentille protectrice... (Il veut l'embrasser.) Tenez, il faut

qu'un baiser soit le gage de ma bonne résolution.

DAME AUBRY, se défendant.

Non, non... vous n'avez rien fait pour le mériter encore.

CHERNY.

Quelle condition y mettez-vous ?

DAME AUBRY.

Faites votre paix avec le roi, obtenez la permission de rentrer à Quillebeuf, et avant votre départ pour la colonie je vous embrasserai de bon cœur... devant maître Aubry, s'entend.

CHERNY.

C'est convenu... (Courant à la table.) J'écris au roi ; vous remettrez la lettre au courrier.

DAME AUBRY, à part.

Il est sauvé.

CHERNY, écrivant.

Les termes de ma lettre sont respectueux et repentans.

DAME AUBRY.

Bien, monseigneur.

CHERNY.

Il m'accordera cette faveur.

DAME AUBRY.

N'en doutez pas.

CHERNY.

Aussitôt la réponse arrivée...

DAME AUBRY.

Vous partez.

CHERNY, gaiement et se levant.

Je vais d'abord à Quillebeuf... chercher mon baiser, et j'échappe enfin à l'influence de ce maudit colonel.

(Il va donner la lettre à dame Aubry ; mais Latréaumont, qui s'est rapproché, la prend, la déchire et dit en mettant la main sur l'épaule du prince :)

LATRÉAUMONT.

Ah ! tu crois cela, toi !

DAME AUBRY.

Le colonel ! (Elle se sauve.)

oo

SCÈNE VIII.

CHERNY, LATRÉAUMONT.

(Cherney regarde Latréaumont avec indignation.)

LATRÉAUMONT.

Ta, ta, ta, ta. Comme nous en dégoisons ! Quelle est cette nouvelle fantaisie pastorale, mon doux berger ? Comment, tu veux aller sans moi, coloniser, défricher, gouverner au Mississipi.

CHERNY.

Morbleu, monsieur, vous me ferez raison.

LATRÉAUMONT.

Tu es fou... Ah ! ça, parlons sérieusement : j'arrive à franc étrier de Rouen, où j'avais affaire.

Ton cheval est mort ; mais nous aurons bientôt de quoi en acheter d'autres.

CHERNY.

Ah ! ma patience !

LATRÉAUMONT, montrant un papier.

En arrivant ici... j'ai vu Muller... La flotte hollandaise est en mer pour soutenir notre révolte. Tout est prêt. Mets ton nom au bas de cet appel aux armes... et le baron nous compte cinquante mille écus... pour commencer la danse.

CHERNY.

Colonel Latréaumont, je ne sais pas ce que vous voulez dire...

LATRÉAUMONT.

Hein ! tu ne sais pas... ce que...

CHERNY.

Ce que vous me proposez là est un crime, et je ne le ferai pas.

LATRÉAUMONT.

Tu ne le feras pas ?.. Allons, je me serai mal expliqué ; je reprends... Le mécontentement est à son comble ; j'ai partout des intelligences ; l'étranger nous appuie... Sultan XIV est gravement malade... toutes les troupes sont à la frontière ; le moment d'agir est venu... (Montrant un papier.) Signe ton nom là... Vite, dépêchons, ne fais pas l'enfant : l'or du baron pétille dans son sac.

CHERNY.

Je vous répète, monsieur, que je ne signerai pas ; est-ce clair ?

LATRÉAUMONT.

Très clair... C'est différent. (A part.) Caprice d'enfant gâté ; en avant, Croquemitaine. (Haut.) Tu as deux partis à prendre : conspirer, ou aller au Mississipi.

CHERNY.

Je pars.

LATRÉAUMONT.

Tu ne partiras pas et tu conspireras ; voici pourquoi ?.. Tu vas signer à l'instant cet appel aux armes, ou sinon à l'instant, à cette table, là, devant toi, j'écris à Fonbonne et je lui dénonce notre complot, en lui donnant des preuves à l'appui. Tu sais que j'en ai. Alors aujourd'hui même, moi, toi, Claudius et Muller, par dessus le marché, nous sommes arrêtés comme coupables d'un complot contre l'état ! Demain, on nous expédie à la Bastille, et au point de faveur où tu en es avec Louis XIV, et moi avec Louvois, notre affaire ne sera pas longue. Est-ce clair aussi ?

CHERNY, haussant les épaules.

Vous ne ferez pas cela ! Dénoncer le complot, c'est vous perdre.

LATRÉAUMONT.

Tu as deviné cela, toi ? Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait à moi de me perdre ? Tu es ruiné, je suis ruiné ; ce complot est ma dernière ressource ; tu refuses ton nom ; il avorte. Je suis obligé de faire mon testament et de me brûler la

cervelle. Tu vois donc que, perdu pour perdu, il me reste la chance de te forcer à conspirer, en te menaçant de dénoncer le complot ! Et tu sais si j'en suis capable.

CHERNY.

Vous êtes un infâme !..

LATRÉAUMONT.

Tiens, vois-tu, Cherny, ne commençons pas à nous faire de ces confidences-là ; ça va nous manger un temps... un temps... Ah !

CHERNY, tirant son épée.

C'en est trop à la fin, colonel. L'épée à la main !

LATRÉAUMONT.

Ah ! bah !

CHERNY.

L'épée à la main à l'instant !

LATRÉAUMONT.

D'abord il me semble que je ne suis pas ton laquais ; et puis tu n'es pas de ma force... et je ne veux pas te tuer... j'ai besoin de toi.

CHERNY.

Mais tu veux donc que je te frappe avec le fourreau !

LATRÉAUMONT, se levant.

Enfant !.. es-tu fantasque ? Il faut pourtant faire tout ce que tu veux. Tiens, vois-tu, je te gâte. (Il se met en garde.)

CHERNY, l'attaquant.

Ta vie ou la mienne.

LATRÉAUMONT, se défendant.

Peut-on traiter ainsi un ami intime ? Allons... allons... ça va t'avancer à grand'chose ; nous allons ferrailer un quart d'heure pour rien... Je te désarmerai... et tu seras Jean comme devant.

CHERNY, se battant.

Enfer !.. Mais il est donc invulnérable !..

LATRÉAUMONT, se battant.

Allons... en voilà assez... nous avons autre chose à faire... Bien... ce coup droit... mais pas assez fourni... Assez... mais... assez, te dis-je ; tu te mettrais en nage, et je ne veux pas que tu gagnes une fluxion de poitrine. (Il le désarme, prend l'épée et la jette par la fenêtre.)

CHERNY, accablé, tombe sur un fauteuil.

O rage !.. désarmé ! tout me manque à la fois.

LATRÉAUMONT le regarde en silence avec bonté.

Allons, voyons... Que diable ! calme-toi. Est-ce moi qui ai commencé cette querelle ridicule ? Je t'apporte de bonnes nouvelles, et je te trouve rempli de coups d'épée à mon égard...

CHERNY.

Laissez-moi... vous êtes acharné à ma perte ; vous êtes mon mauvais génie.

LATRÉAUMONT.

Ingrat... un mauvais génie qui veille sur toi au moins ! Quand tu es dans tes humeurs noires, qui te fait rire ? Latréaumont. Qui t'a sauvé deux fois la vie ? Latréaumont. Quand on a vendu ton châ-

teau, qui t'a offert sa maison du Moulin-Vert? Latréaumont. Tu l'as trouvée délabrée, indigne de toi; qui ne s'est pas fâché? Latréaumont. Qui reçoit tes créanciers à coups de pied dans le ventre, les paie à coups de canne, et les renvoie à coups de pied dans le...? Encore Latréaumont! toujours Latréaumont!... Ah! tu ris... Monseigneur, vous avez ri.

CHERNY.

Laissez-moi; vous voulez ma perte.

LATRÉAUMONT.

Ah ça! morbleu! parlons donc en hommes et non pas en caillettes. Nous sommes ruinés, soit... Mais est-ce moi, oui ou non, qui ai pensé à t'assurer une position qui ferait l'envie de tous les princes de l'Europe, si tu avais assez d'énergie pour me seconder? Fou que tu es; songe donc à cela... chef souverain de l'état libre de Normandie. C'est pourtant assez beau, j'espère!

CHERNY.

Cette révolte est une chimère.

LATRÉAUMONT.

Une chimère! Ah! tu crois que le prince d'Orange aurait envoyé une flotte de vingt vaisseaux de ligne croiser sur nos côtes pour une chimère! Ah! tu crois que la Hollande aventurerait des sommes considérables pour une chimère! Hein? Tu n'as rien à répondre à cela. Je le crois bien... C'est qu'aussi tu ne raisones pas... Tu es la tête la plus folle... que je sache... Tu ignores même jusqu'à l'influence de ton propre nom.

CHERNY.

Mon nom... Comment osez-vous me parler de mon nom, quand je suis sur le point de le déshonorer?

LATRÉAUMONT.

Le déshonorer! Eh! qu'a donc fait ton aïeul? n'était-il pas révolté lorsqu'il forçait Louis XIII de traiter avec lui de puissance à puissance? Ouvrir l'histoire! et tu verras à chaque page glorifier le nom de ton grand-père! Est-ce vrai? Et encore il n'avait pas comme toi à se venger d'outrages sans nombre.

CHERNY.

Tais-toi, tais-toi...

LATRÉAUMONT.

Dans notre dernière campagne encore, malgré la brillante valeur que tu avais montrée, le roi t'a-t-il assez couvert de mépris! Lorsque, malgré moi, tu t'es présenté devant lui, il a haussé les épaules et tourné les talons... Tiens, tu n'as pas de sang dans les veines.

CHERNY.

Va-t'en... te dis-je... va-t'en... Tu viens éveiller un à un mes méchants instincts... Maintenant, je sens bouillonner en moi tous mes anciens ressentiments... Tiens... tu m'épouvantes. Il y a dans ton infernale influence sur moi quelque chose de surnaturel.

LATRÉAUMONT.

Eh! morbleu! mon influence est toute simple. C'est celle que donnent la volonté, la raison, le dévouement. Eh! oui, morbleu! le dévouement. Tout brutal que je suis, je t'aime à ma façon; je ne puis m'élever sans t'élever, soit; mais enfin nous monterons ensemble, nous sommes l'un à l'autre. Quand tu m'as cherché, tu m'as trouvé. Tu étais riche et grand seigneur; j'étais pauvre et soldat de fortune. Tu m'as prêté de l'or, bien; mais, morbleu! je ne suis pas un ingrat; je tâche de m'acquitter en te donnant presque une couronne. Mille diables! trouves-en donc qui agissent mieux?

CHERNY.

Écoute, Latréaumont, à cette heure, je le vois, mon destin s'accomplit, sans doute! Je n'ai ni la force ni le courage de lutter contre toi. Ne crois pas que tu m'abuses... Tu te sers de moi comme d'un moyen; tu me briserais demain si ton intérêt était de me sacrifier... Si je te cède... c'est que je te sais capable de dénoncer le complot. Tu as des lettres de moi qui me perdraient! J'aime encore mieux mourir en soldat à la tête d'une révolte armée que sur un échafaud. Allons, ce papier... mon digne ami... Le baron te donne deux cent mille écus pour ce nom... avoue que je vends pour rien le sang et l'honneur d'une antique maison!

LATRÉAUMONT.

Tiens... prince, ne parle pas ainsi; mille tonnerres! tu vas me donner des remords!

CHERNY.

Des remords, à toi?

LATRÉAUMONT.

Oui, des remords... Eh bien! tiens... veux-tu faire une chose? Ça te fâche de conspirer; nous sommes sans ressources... enfermons-nous ici et brûlons-nous tout de suite la cervelle! Tu ne viendras pas me dire après que je veux t'exploiter. Je te parle sérieusement... Tu sais bien que je n'ai pas peur de la mort.

CHERNY, réfléchissant.

Je le sais... et ma foi.

LATRÉAUMONT.

Voyons, décide-toi... Je ne peux pas faire mieux. Ou jouons tous les deux à la fin du monde, ou conspirons. C'est mon dernier mot, foi de Latréaumont; ça te va-t-il? oui ou non!

CHERNY.

Il finirait, je crois, par me prouver qu'il y a en lui quelques bons sentiments. Donne-moi ce papier.

LATRÉAUMONT.

Bravo! voici le baron... Il vient à point.

CHERNY.

Ah! sa vue m'est odieuse. Je te laisse. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LATRÉAUMONT, MULLER.

LATRÉAUMONT.

Eh bien ! baron ?

MULLER.

Eh bien ! colonel ?

LATRÉAUMONT, présentant le papier.

Voici l'appel aux armes. Lisez !

MULLER, donnant un portefeuille.

Voici l'argent ; comptez. (Après avoir lu.) C'est à merveille ! Cet appel sera entendu. Colonel, vous êtes un homme impayable !

LATRÉAUMONT.

Impayable ! j'espère bien que non, morbleu !

MULLER.

Quand agirez-vous ?

LATRÉAUMONT.

De la patience à votre tour. (A part.) Soixante mille livres à manger d'abord !

MULLER.

Mais les circonstances sont favorables. Louis XIV est dangereusement malade. On parle de la nécessité d'une grave opération.

LATRÉAUMONT.

Soyez tranquille, je suis en mesure ; la mine est prête ; il n'y a plus qu'à approcher la mèche. La Lanterne, croyant copier mes mémoires, prépare toutes les fausses lettres et pièces dont je puis avoir besoin pour certain plan que j'ai là... Le docteur Claudius, dans l'école clandestine qu'il a ouverte, prêche ses utopies à d'admirables imbéciles et chauffe les esprits. Le voici justement. Je n'ai pas le temps de l'entendre, j'ai des ordres à distribuer... Je suis obligé de donner un grand festin pour allécher nos futurs complices. Vous comprenez ; il faut que le complot prenne du corps... (Il sort, et salue, en passant, le docteur, à qui il montre Muller.)

SCÈNE X.

MULLER, LE DOCTEUR CLAUDIUS.

MULLER.

Bonjour, savant docteur ; bonne nouvelle. L'application pratique de votre harmonie sociale se prépare.

CLAUDIUS.

J'y rêvais tout à l'heure, dans la joie de mon ame, quand..... Vous n'avez pas vu M. de Luxeuil ?

MULLER.

Non. Pourquoi ?

CLAUDIUS.

Je rêvais donc aux progrès de l'humanité le

long de la grand'route, quand dame Aubry, qui passait dans sa carriole, m'a crié : Docteur, allez donc, je vous prie, jusque chez M. de Luxeuil, et dites-lui que M^{me} de Blainville est de retour... Moi, je cours près d'elle ! Ce disant, elle continua son chemin en toute hâte.

MULLER, à part.

M^{me} de Blainville ici ! il n'y a pas un moment à perdre. Je profitais du retour de ce jeune homme pour le préparer à entrer dans notre entreprise ; il faut maintenant que j'aie sa vie entre mes mains. J'utiliserai son désespoir.

CLAUDIUS.

Dites-moi donc où je pourrai trouver le chevalier ?

MULLER, à part.

Empêchons qu'il ne le voie. (Haut.) Il est sorti ; mais il ne tardera pas à rentrer. (A part.) Assurons-nous du philosophe. (Haut.) Tenez, docteur, vous me voyez préoccupé d'un problème social que me propose un de mes amis d'Amsterdam.

CLAUDIUS.

Que demande-t-il ?

MULLER.

Si au physique l'espèce humaine doit faire des progrès comme au moral.

CLAUDIUS.

Certes, monsieur, il n'est pas difficile de prouver que le physique doit subir de notables améliorations. Voyons, dites-moi, entre nous, est-ce que vous ne trouvez pas que cinq sens c'est bien mesquin ?

MULLER.

Pardon, la matière est délicate... Le courrier part tout à l'heure ; si vous pouviez me donner par écrit un résumé de votre opinion. (Montrant le cabinet.) Tenez, là, dans la bibliothèque de M. de Luxeuil.

LE DOCTEUR, entrant.

Soit ; j'aurais des textes à consulter.

MULLER, fermant la porte à clé.

Il en a pour une heure. Ce retour inattendu peut renverser tous mes projets... Seul ici depuis un an, j'ai pu suivre pas à pas M^{me} de Blainville dans ses voyages... mes correspondans m'avaient tout appris... Le secret auquel est attaché mon amour, bien plus encore... ma fortune... cette arrivée subite... va le découvrir... Il faut aujourd'hui... qu'à l'heure même, Luxeuil soit notre complice ! Il est jeune... il est ardent... il a de généreux instincts... mes paroles ont dû germer dans son esprit... Encore un effort... il est à moi. (Regardant à la porte.) Le voici... l'enfer me l'envoie.

SCÈNE XI.

MULLER, LE CHEVALIER DE LUXEUIL.

LUXEUIL, agité.

C'est vous... Baron... vous avez des amis en Hollande, n'est-ce pas ?

MULLER.

Sans doute... et des plus considérables.

LUXEUIL.

Préparez-moi donc quelques lettres pour eux aujourd'hui, je pars.

MULLER, à part.

Partir!... et tout à l'heure... il apprendrait... Non, non... il ne faut pas qu'il m'échappe. (Haut.) Vous partez... et pourquoi ?

LUXEUIL.

Ce pays m'est odieux... J'ai besoin de mouvement... je veux m'étourdir.

MULLER l'observant attentivement.

Toujours cette folle passion.

LUXEUIL.

Eh bien ! oui, cette passion m'accable, me tue ; mais je veux lutter avec elle... je parviendrai peut-être à l'éteindre... à oublier... (Avec désespoir.) Ah ! je suis bien malheureux !

MULLER.

Bien malheureux ! et il est jeune, et il est riche, et il a l'avenir devant lui... Insensé ; regardez donc autour de vous... comparez... et vous verrez si vous avez le droit de vous dire malheureux.

LUXEUIL.

Eh ! que m'importe... si les autres souffrent... je souffre aussi.

MULLER.

Que vous importe !... Mais non... vous n'êtes pas égoïste !... insensible à ce point... Vous êtes noble, généreux... Je vous ai vu touché des larmes du pauvre, à qui l'impôt arrache un dernier morceau de pain ; je vous ai vu rougir d'indignation, en songeant au despotisme honteux qui écrase notre pays.

LUXEUIL.

Et que faire à ces maux qui désolent la France ?

MULLER, avec exaltation.

Et qui donc protestera contre la tyrannie qui l'asservit ? Sera-ce le vassal accablé par le travail, énérvé par la misère ? N'est-ce pas à vous à prendre en main cette belle cause ? Levez-vous, gentilshommes, levez-vous ! Réclamez les antiques franchises de vos provinces ! Redevenez Normands, Bretons, Provençaux, soyez libres, et au jour du péril, pressez-vous autour de la France, votre mère commune.

LUXEUIL.

Ah ! pourquoi n'est-ce qu'un rêve ?

MULLER.

Un rêve... Eh bien !... non... non, cette éman-

ipation des provinces n'est pas un rêve ; des hommes purs, ardents, intrépides, sont unis pour la proclamer... ils risquent leur vie.

LUXEUIL, avec exaltation.

Ah ! la mort est belle et sainte, quand on meurt pour une telle cause.

MULLER.

Eh bien ! ne vaut-il pas mieux concourir à un pareil but, mourir ainsi, peut-être ! que de traîner misérablement une existence inutile ?

LUXEUIL.

Baron, je crois vous comprendre... Serait-il vrai ? Vos discours... depuis mon arrivée dans ce pays...

MULLER, l'observant.

Mes discours ?...

LUXEUIL.

Oui, vos reproches indirects... (Lui tendant la main.) Je vous remercie, j'allais user ma vie dans un désespoir stérile ; vous m'ouvrez un avenir, de nobles dangers. La vie m'est à charge... Je puis la perdre pour mon pays, dites, baron... Oh ! dites que je ne me trompe pas... Vous défiez-vous de moi ?... Tenez, (Il lui prend la main et la met sur son cœur.) celui dont le cœur bat ainsi, à vos paroles... est digne d'être des vôtres.

MULLER.

Brave jeune homme ! enfin tu te réveilles !... Eh bien ! oui. (Lui montrant le papier.) Votre oncle, le prince de Cherny, le docteur Claudius et moi, nous sommes les chefs de cette noble entreprise. Lisez.

LUXEUIL.

Il serait vrai. (Il lit.) Le prince ! Mon oncle... comment ! il m'avait caché !

MULLER.

Il se défait de votre faiblesse, de votre insouciance.

LUXEUIL, lisant les proclamations.

Dans ces écrits, les sentimens les plus élevés... les vœux les plus purs... Je donnerais ma vie...

MULLER.

Ecoutez ; vos fermiers, vos tenanciers vous aiment ?

LUXEUIL.

Ils me sont dévoués.

MULLER.

Votre voix serait écoutée et pourrait nous être d'un grand secours. Ceux de nos adhérens qui possèdent des terres s'engagent à appeler leurs tenanciers aux armes. (Montrant un papier.) Voici la formule de cet appel...

LUXEUIL.

Donnez, donnez...

MULLER.

Réfléchissez ; il s'agit d'un complot de lèse-majesté ! Il y va de la vie.

LUXEUIL.

Eh ! donnez donc... Qu'est-ce que c'était que la vie pour moi tout à l'heure ?... Et maintenant



je n'ai plus qu'un désir... mourir ou délivrer mon pays! (Il signe.)

MULLER.

Ah! Luxeuil! une cause qui compte de tels dévouemens est bien grande. Je cours annoncer au prince que vous êtes des nôtres. (Il sort.)

SCÈNE XII.

LUXEUIL, seul.

Louise! Louise! tu l'as voulu... Mais, non... non, merci encore à toi; car la résolution que me dicte mon désespoir participe de la noblesse de mon amour!... Le trouble, l'agitation... les vicissitudes de la crainte et de l'espoir, c'est ainsi que l'existence passe, s'use et se perd... Des efforts à tenter, des dangers à courir, périr peut-être, mais risquer d'être un de ces héros, l'admiration des siècles, voilà mon sort. Avec ces chances de mort et de triomphe, j'aime ce court avenir, et je m'y élance sans vouloir même regarder où je cours.

SCÈNE XIII.

LATRÉAUMONT, LUXEUIL.

LUXEUIL.

Mon oncle, frappez là.

LATRÉAUMONT.

A la bonne heure... tu n'as pas l'air maussade comme tantôt! Tant mieux! car, vive Dieu! j'ai le cœur en joie... Ce soir, je donne un festin de Balthazar. (A part.) Rien de trop bon pour un complot qui s'attable.

LUXEUIL.

Je suis des vôtres.

LATRÉAUMONT.

A merveille!

LUXEUIL.

Mais pas à table seulement.

LATRÉAUMONT.

Où donc encore?

LUXEUIL, bas.

Quand il faudra tirer l'épée... je serai des vôtres, vous dis-je.

LATRÉAUMONT.

Tirer l'épée? Pour qui? pourquoi?

LUXEUIL.

Vous me comprenez.

LATRÉAUMONT.

Je ne te comprends pas du tout.

LUXEUIL, à mi-voix.

Mon oncle, vous conspirez.

LATRÉAUMONT.

Moi!

LUXEUIL.

Vous conspirez, vous dis-je.

LATRÉAUMONT.

Que le diable crève Louvois si c'est vrai!!!

LUXEUIL.

Un de vos complices m'a tout dit.

LATRÉAUMONT.

Un de mes complices? Allons, tu rêves... tu es fou...

LUXEUIL.

Je vous répète que le baron Muller m'a tout dit... Le prince de Cherny, le docteur Claudius, vous, voilà les chefs du complot!

LATRÉAUMONT.

Ah! le misérable!!!

LUXEUIL.

Pourquoi lui en vouloir? je m'associe à vous?

LATRÉAUMONT.

Toi!

LUXEUIL.

Oui, moi!

LATRÉAUMONT.

Toi! toi! Par tous les mille tonnerres du diable, non!

LUXEUIL.

Comment, non?

LATRÉAUMONT.

Non! non! cent fois non! Par ta mère, par ma sœur, non!

LUXEUIL.

Vous me refusez!...

LATRÉAUMONT.

Oui, je te refuse.

LUXEUIL.

L'honneur de partager vos dangers.

LATRÉAUMONT.

Il n'y a pas d'honneur.

LUXEUIL.

La gloire de soutenir...

LATRÉAUMONT.

Il n'y a pas de gloire.

LUXEUIL.

Une si belle... une si noble cause.

LATRÉAUMONT.

Il n'y a pas de belle, il n'y a pas de noble cause!

LUXEUIL.

Mais enfin...

LATRÉAUMONT.

Il n'y a pas de mais! il n'y a pas d'enfin! Que diable! me laisseras-tu parler un moment?

LUXEUIL.

Vous vous fâchez!

LATRÉAUMONT.

Je ne me fâche pas. C'est ma manière de causer raison... Malgré le respect que tu me dois, quelquefois, dans ta pensée, tu m'as regardé comme un sacripant, n'est-ce pas?

LUXEUIL.

Mon oncle!

LATRÉAUMONT.

Mais jamais tu ne m'as regardé comme un imbécile ? Écoute-moi donc. Voyons, qui choisiras-tu pour ton héros et pour ton guide dans cette noble en'prise ? qui t'a-t-il nommé, cet infâme Muller ?

LUXEUIL.

Vous, d'abord.

LATRÉAUMONT.

Moi, mon pauvre enfant ; moi ! ! Tu m'aimes peut-être un peu ; mais cependant voyons... te fais-tu illusion sur moi ? Ne sais-tu pas que j'ai grandi dans les troubles civils, dans ces temps d'anarchie où l'on dépense à la hâte sa fortune et sa vie, parce qu'on n'est pas sûr d'en jouir le lendemain ? Ne sais-tu pas que, depuis vingt ans, soldat d'aventure, donnant mon sang à qui le paie, parce que je n'ai pas autre chose à vendre, je ne peux vivre que dans le désordre et dans la bataille, parce que là seulement on a besoin de ma force et de mon énergie ? Réponds : ta mère te dirait-elle de me suivre, ou me conjurerait-elle de t'arrêter ? Après moi, qui encore ?

LUXEUIL.

Le prince !

LATRÉAUMONT.

Le prince ! Tu ne crois pas, j'espère, que celui-là se dévoue sérieusement à une noble cause ? Pleurant une faveur perdue, trop indolent pour la regagner par son mérite, il rêve vengeance et plaisir les bras croisés, ayant assez d'élan pour se faire bien tuer, trop peu de courage pour bien vivre ; il autorise, par sa faiblesse, le mal sous son nom, prêt à venir recueillir la gloire et la puissance ; s'il triomphe, il s'arrêtera devant le premier hochet ; s'il succombe, il se friscera le jour de son supplice pour plaire aux femmes qui le regarderont passer ! Nomme-m'en donc un autre ?

LUXEUIL.

Mais le baron Muller ! Quoique étranger... il se dévoue...

LATRÉAUMONT.

Lui ! lui ! N'as-tu pas honte ? un fesse-mathieu millionnaire, qui vend à l'étranger le mal que nous faisons à la France, qui retient son droit de commission sur les sommes dont on veut nous dorer la potence, et qui probablement ne t'a fait cette confiance que parce qu'il doit y gagner quelque chose ! En connais-tu encore quelque autre ?

LUXEUIL.

Le docteur Claudius, un homme qui ne veut que le bonheur, que le progrès...

LATRÉAUMONT.

Soit : ce n'est pas un songe-creux, un fou ; ses vues sont praticables, ses profets possibles... Je le veux... Mais qui donc peut s'arroger le droit de dire aux hommes : Je vois votre bien mieux que

vous tous, et je vous le fais acheter de votre sang ? Il t'a fait grâce sans doute des marionnettes.... Maintenant, dis ; y en a-t-il un dont tu puisses porter la bannière, ou avec qui tu puisses aller bras-dessus bras-dessous, à ce que nous oserons appeler le martyre, si nous succombons dans notre criminelle entreprise ?

LUXEUIL.

Jamais je ne vous ai entendu parler ainsi.

LATRÉAUMONT.

C'est possible !... Voyons, que t'a dit encore ce Muller ?

LUXEUIL.

Il m'a demandé un appel à mes tenanciers. (Bruit dans le cabinet.)

LATRÉAUMONT, vivement et à mi-voix.

Silence ! malheureux ! il y a quelqu'un là... On nous a entendus ! Malheur ! Ah ! tu veux conspirer ? Eh bien ! pour premier pas... viens donc tuer le traître qui est là... (Il prend un pistolet qu'il arme.)

LUXEUIL.

Mon oncle ! un assassinat...

LATRÉAUMONT.

Une mesure de sûreté... Qui veut la fin, veut les moyens.

LUXEUIL, voulant l'arrêter.

Au nom du ciel !

LATRÉAUMONT, se dégageant.

Ah ! tu veux conspirer ! et le sang te fait peur ! Laisse-moi donc ! (Il ouvre la porte.) Qui que vous soyez, par la mort... (Le docteur paraît.) C'est vous, docteur. (A Luxeuil.) Ça te soulage et moi aussi. (Au docteur.) Que diable faisiez-vous là ?

SCÈNE XIV.

LATRÉAUMONT, LUXEUIL, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Je résolvais une question de philosophie, et, par distraction, M. Muller m'a enfermé. Mais n'est-ce pas M. de Luxeuil ?

LUXEUIL.

Que me voulez-vous ?

LE DOCTEUR.

Je vous ai cherché pour vous dire que ce matin M^{me} de Blainville est arrivée.

LUXEUIL.

Elle ici !

SCÈNE XV.

LATRÉAUMONT, LUXEUIL, LE DOCTEUR,
DAME AUBRY, accourant.

DAME AUBRY.

M. de Luxeuil ! M. Auguste !

LUXEUIL.
C'est vous, dame Aubry ?

DAME AUBRY.
Oh ! je n'en puis plus ! .. Vous ne savez pas ; elle est arrivée.

LUXEUIL.
On vient de me l'apprendre.

DAME AUBRY.
Oui ; mais un bonheur... Ah ! non ; c'est mal de dire cela... un malheur... mais un malheur bien heureux !

LUXEUIL.
Expliquez-vous donc.

DAME AUBRY.
Depuis un an...

LUXEUIL.
Eh bien !

DAME AUBRY.
Elle est veuve.

LUXEUIL.
Veuve !

DAME AUBRY.
Et elle veut vous voir.

LUXEUIL.
Grand Dieu !

LATRÉAUMONT, s'approchant de lui.
Veux-tu encore appeler tes tenanciers aux armes ?

LUXEUIL.
Mon oncle, j'ai signé.

LATRÉAUMONT.
Diable, donne-moi ce papier... vite.

LUXEUIL.
Je ne l'ai plus.

LATRÉAUMONT.
Tu ne l'as plus... Où est-il ?

LUXEUIL.
Entre les mains du baron.

LATRÉAUMONT.
L'infâme !... il faudra bien qu'il me le rende.



ACTE TROISIÈME.

Intérieur de l'École de Claudius.

SCÈNE I.

MAITRE AUBRY, LA LANTERNE, ÉCHEVINS et BOURGEOIS de Quillebeuf, assis sur des bancs ; CLAUDIUS, dans sa chaire.

CLAUDIUS.
Maintenant, mes concitoyens, au douloureux tableau que vient de nous offrir notre province opprimée, privée de ses antiques franchises, nous opposerons le spectacle enchanteur que présenterait cette même province, si elle était simplement réglée par les lois sacrées et harmonieuses de la nature...

LES AUDITEURS, avec admiration.
Ah ! ah ! Écoutez, écoutez.

CLAUDIUS.
La principale objection que les esprits étroits et égoïstes font à notre système est de dire qu'il est impraticable. (Avec ironie.) Impraticable ! Répondons par des faits. Choisissons dans cette nouvelle organisation humaine une des questions les plus matérielles, à la hauteur des intelligences les plus bornées... Prenons pour exemple... les marchés d'approvisionnement. Eh bien, voici, selon nous, quels seraient les rapports naturels des marchands et des acheteurs... dans le marché aux fruits, je suppose...

MAITRE AUBRY.
Craignant les fruits et n'en mangeant jamais, je préférerais un autre exemple... le marché au

poisson, je suppose... C'est justement aujourd'hui vendredi.

LES AUDITEURS.
Silence, silence !

DEUXIÈME ÉCHEVIN.
Je serais pour le marché au poisson.

DES AUDITEURS.
Non, non, le marché aux fruits, le marché aux fruits !

CLAUDIUS.
La majorité étant la loi de la nature, je reste dans le marché aux fruits. Donc, chaque matin, au lever de la fraîche aurore, les fruitiers, habillés en Pomones, partent de leurs chaumières au son d'une musique champêtre ; ils arrivent au marché et s'établissent galment dans des boutiques de feuillages, ornées de guirlandes de fleurs... Les acheteurs viennent, choisissent les plus beaux fruits d'un air joyeux, les mettent dans de jolis paniers et s'en retournent galment... toujours au son de la musique...

MAITRE AUBRY.
Permettez... et combien les acheteurs payent-ils les fruits ?

CLAUDIUS.
Quelle question ! Comment ! Nous aurions passé quarante années de notre vie à réfléchir sur les problèmes sociaux les plus ardues pour arriver à ce résultat égoïste et suranné, payer ce qu'on achète ? Non, monsieur, non, les acheteurs ne payent pas ;

et l'harmonie sociale est si céleste que les marchands les remercient.

MAITRE AUBRY, à part.

Ouais!... on me prendrait mes étoffes de Lyon, et je remerciais? Je n'aime point du tout cette harmonie-là.

LA LANTERNE.

Mon docteur, une idée? Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen que ce seraient les marchands qui paieraient les acheteurs?

CLAUDIUS.

Hélas! hélas!... Voilà bien l'esprit de l'homme, il n'use pas, il abuse! (Sévèrement.) Non, monsieur, apprenez que s'il est juste que les acheteurs ne paient pas les marchands, il serait souverainement injuste de forcer les marchands à payer les acheteurs.

MAITRE AUBRY.

Mais pourtant, quand on achète...

UN AUDITEUR.

Silence! maître Aubry, silence donc!

MAITRE AUBRY, bas.

Celui-là, qui crie si fort, me doit dix aunes de ratine. (Haut.) Mais...

CLAUDIUS.

Élançons-nous maintenant des considérations purement matérielles aux plus hautes spéculations politiques... Est-ce que dans notre système, Quillebeuf, par exemple, notre glorieuse ville, serait condamnée à être l'humble satellite de Rouen, qui est à son tour l'humble satellite de Paris, cette orgueilleuse et égoïste planète qui dévore la France? Non, braves Quillebouvien, dans notre système, Quillebeuf devient une ville indépendante comme les villes libres anséatiques. Son port est franc, il n'y a plus d'impôts, de fisc; Quillebeuf enfin a un doge choisi parmi les plus riches négocians ou bourgeois, et notre glorieuse ville marche, par sa splendeur, l'égale de Gènes ou de Venise.

MAITRE AUBRY.

Ah! ceci est très bien!

L'AUDITOIRE.

Bravo! bravo!

LA LANTERNE.

Mon docteur, votre chose sociale...

CLAUDIUS.

L'harmonie.

LA LANTERNE.

Votre chose d'harmonie sociale donne-t-elle des pères à ceux qui n'en ont pas?

CLAUDIUS, impatienté.

Comment?

LA LANTERNE.

Je dis, si quelqu'un manque d'un père...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Silence! le soldat, silence! c'est insupportable.

LA LANTERNE.

Comment, mille diables, silence! Ah ça! tu veux donc te faire couper les oreilles, toi?

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

On ne coupe pas les oreilles comme ça à un Quillebouvien qui peut être doge de Venise, entendez-vous, malhonnête?

CLAUDIUS.

Soldat, je vous adjure au nom de la paix universelle et de la touchante harmonie qui règne parmi nous...

LA LANTERNE, voulant s'élaner sur l'échevin récalcitrant.

Je te les couperai et je te les ferai manger encore... entends-tu, tes oreilles.

(On frappe à la porte. — Silence général.)

MAITRE AUBRY.

Par ce bruit vous aurez éveillé l'attention de l'autorité... Vous le savez, nous sommes convenus qu'en cas de surprise nous étions tous ici pour apprendre le latin. A nos livres! à nos livres! (Claudius se dirige vers la porte pendant que tous font semblant de lire attentivement.)

CLAUDIUS, en passant près de La Lanterne.

Ne tenez donc pas votre livre à l'envers.

LA LANTERNE.

Qu'est-ce que cela fait, puisque je n'entends pas cette langue?

(Claudius lève les épaules et va ouvrir: un petit garçon lui remet une lettre et se retire.)

CLAUDIUS, l'ouvrant.

Elle est du colonel. (Lisant.) « On répand sur ton école de mauvais bruits: le gouverneur va t'aller faire visite. Donne campo à tes écoliers. »

L'AUDITOIRE, se groupant autour du docteur.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

CLAUDIUS.

L'émotion que m'a causée cette scène de violence... un avis secret... Je suspends la séance et la remets à demain.

UN AUDITEUR.

Il y a quelque chose.

UN AUTRE.

Cela ne va pas bien... il y a du danger.

UN AUTRE.

Le docteur est trop hardi dans ses propos... Je ne remets pas les pieds ici.

MAITRE AUBRY.

Pour plus de précaution, je m'en vais par le jardin. (Tous les auditeurs sortent.)

(Claudius reconduit ses disciples.)

CLAUDIUS, un instant seul.

Que peut vouloir le gouverneur? penserait-il à se convertir à mes idées?.. Non... Il doit être ennemi de tout progrès. (Avec mépris.) Il a une place.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, DAME AUBRY, puis M^{me} DE BLAINVILLE.

DAME AUBRY entre mystérieusement.

Monsieur le docteur, êtes-vous seul ?

CLAUDIUS.

Mes disciples viennent de me quitter...

DAME AUBRY.

Ce sont eux qui sortent là ! Mon Dieu, comme ils sont laids !

CLAUDIUS.

Nous changerons cela.

DAME AUBRY.

Est-ce que M. le baron Muller est déjà venu ?

CLAUDIUS.

Non pas aujourd'hui...

DAME AUBRY, allant à la porte.

Madame ! madame ! le docteur est seul.

(M^{me} de Blainville entre enveloppée dans ses coiffes.)

CLAUDIUS.

Madame de Blainville !... quel mystère !

M^{me} DE BLAINVILLE.

Docteur, je croyais trouver ici M. le baron Muller. Il s'agit d'affaires très importantes... Veuillez le faire entrer, s'il venait...

CLAUDIUS.

Je dois vous avertir, madame, que M. le gouverneur doit se rendre ici... d'un moment à l'autre. On m'en a donné avis... Je ne sais si mes leçons l'ont inquiété, mais...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Il m'est indifférent de voir M. de Fonbonne. Seulement, veillez, je vous prie, à ce que je ne sois pas interrompue pendant mon entrevue avec M. le baron Muller.

CLAUDIUS.

Je vais moi-même, madame, donner les ordres nécessaires. (Il sort.)

SCÈNE III.

DAME AUBRY, M^{me} DE BLAINVILLE.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Qu'est-ce que M. le baron peut avoir à me dire de si important ? pourquoi me donner rendez-vous dans cette maison, au milieu des faubourgs de Quillebeuf ? Un moment j'ai hésité à venir... et puis, je ne sais quelle vague inquiétude... Tiens, Marguerite... je suis folle ; je veux trouver dans toute chose l'explication de l'étrange conduite d'Auguste... Depuis ce matin, à peine l'ai-je vu... et moi !... moi qui revenais à lui... heureuse de pouvoir récompenser enfin son amour... son dévouement.

DAME AUBRY.

Vous douteriez de l'amour du chevalier ! Ah ! madame, si vous aviez vu... sa douleur, son désespoir, lorsqu'à son retour je lui appris votre départ !

M^{me} DE BLAINVILLE.

Alors, pourquoi, depuis mon arrivée, est-il si troublé ? Pourquoi, lorsque je lui ai dit sans détour : « Mon ami, ma main est à vous... » a-t-il semblé embarrassé, presque malheureux ? Pourquoi est-il sorti tout éperdu sans me répondre ?...

DAME AUBRY.

Madame, voici quelqu'un... on vient par le jardin.

MULLER, entrant, à part.

De ce côté j'étais sûr d'échapper à ce diable de colonel qui, j'en suis sûr, est à ma poursuite. Il faut que la partie se décide ici. (Haut.) Madame, mille pardons... de m'être fait attendre si longtemps...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Mon enfant, laissez-nous... attends-moi dans ma voiture.

SCÈNE IV.

MULLER, M^{me} DE BLAINVILLE.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Eh bien, monsieur, qu'avez-vous à me dire ?... Pourrai-je savoir la raison de ce mystérieux rendez-vous ?...

MULLER.

La raison en est simple, madame ; je pouvais trouver chez vous M. le chevalier de Luxeuil que vous allez épouser, dit-on... vous comprendrez bientôt que je devais éviter cette rencontre.

M^{me} DE BLAINVILLE, vivement.

M. le chevalier de Luxeuil ! s'agirait-il de lui ? Ah ! monsieur, parlez... parlez...

MULLER.

D'abord votre mariage avec le chevalier de Luxeuil est impossible, madame. Écoutez-moi bien... les momens sont précieux... Il se trame à l'heure qu'il est une conspiration... c'est un crime de lèse-majesté... ce crime est puni de mort... Le chevalier de Luxeuil est un des conspirateurs... j'en ai la preuve... la voici...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Son écriture... un appel aux armes... à ses vassaux... Il conspirait... ah ! je comprends maintenant ses angoisses... le malheureux, il est perdu... perdu !

MULLER.

Il est perdu... si je veux, il est sauvé... si je veux ; il n'existe pas contre lui... d'autre preuve que celle-ci.

M^{me} DE BLAINVILLE, regardant fixement Muller.

Comment, cette unique preuve est entre vos

mains... et vous hésitez à le sauver?... et vous le menacez. (Très vite.) Le chevalier est victime d'un piège affreux... c'est vous qui l'avez perdu... vous!

MULLER.

Vous avez de la pénétration, madame... avec les femmes de votre caractère et de votre esprit... les détours sont inutiles... jouons donc cartes sur table... Vous êtes veuve, jeune, belle et riche... donnez-moi votre main... M. de Luxeuil est sauvé...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Je vois tout maintenant... Oh! infamie!

MULLER.

Si au contraire vous poussiez le vertige jusqu'à vouloir donner votre main au chevalier... il serait du devoir de vos amis d'empêcher cette folie... il me resterait pour cela un moyen... ce moyen qui, je l'avoue, me répugnerait, serait de dévoiler le complot en perdant le chevalier. Vous voyez bien que votre mariage est impossible.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Pourquoi ne me menacez-vous pas aussi de faire tomber ma tête?

MULLER.

Que dites-vous, madame?... Mes sentimens pour vous...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Nous jouerons cartes sur table, avez-vous dit... jouons donc, baron... et mettons nos têtes pour enjeu.

MULLER.

Madame, que voulez-vous dire?...

M^{me} DE BLAINVILLE s'assied à la table, écrit et lit à mesure.

Écoutez bien... les momens sont précieux; le gouverneur va venir... il serait de trop ici... « Aujourd'hui, 16 octobre 1672, dans la maison » du docteur Claudius, M. le baron Muller m'a » révélé un complot contre le gouvernement du » roi... »

MULLER.

Madame...

M^{me} DE BLAINVILLE.

« Je déclare qu'au lieu de dénoncer ce complot, je m'y suis associée de tous mes vœux, » m'engageant même à y prendre une part active. » Écrit et signé librement au faubourg de Quille- » beuf. Louise de Blainville. »

MULLER.

Des chevaux... c'est le gouverneur... Mais, madame, que prétendez-vous faire?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Vous allez le voir...

SCÈNE V.

MULLER, M^{me} DE BLAINVILLE,
FONBONNE.

FONBONNE.

M^{me} de Blainville... ici... eh! quel heureux hasard m'a ménagé cette bonne rencontre?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Mais au fait, baron... j'y pense... pour notre gageure, nous ne pourrions trouver un dépositaire plus loyal que notre cher gouverneur; qu'en dites-vous?

MULLER, embarrassé.

Madame...

FONBONNE.

Disposez de moi... madame, je vous en supplie... je suis à vos ordres... De quel pari s'agit-il?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Gouverneur, c'est de l'indiscrétion... Je crois, M. le baron, que, jusqu'à nouvel ordre, il faut tout garder secret... ce qui ne m'empêchera pas, mon cher gouverneur, de vous confier cette enveloppe où nos deux opinions sont renfermées... Elle restera déposée entre vos mains jusqu'à ce que nous puissions savoir qui a perdu ou gagné.

MULLER, bas à M^{me} de Blainville.

Madame, c'est une question de vie ou de mort... prenez garde.

M^{me} DE BLAINVILLE, à Fonbonne.

Il est bien entendu que vous me jurez foi de gentilhomme de n'ouvrir cet écrit qu'à ma demande expresse, soit verbale, soit écrite, et jusque-là de le conserver en lieu sûr.

FONBONNE, fiant.

Je vous le promets, madame, car je vois qu'il s'agit de quelque chose de grave, très grave... Ce précieux dépôt sera donc renfermé avec mes papiers d'État et mon cachet officiel dans ma fameuse armoire infernale.

(M^{me} de Blainville donne le papier.)

MULLER, à part.

Que faire maintenant?... si je parle, elle est perdue...

FONBONNE, gaiement.

Ah ça! dites-moi, l'enjeu est-il considérable? risque-t-on de perdre beaucoup..

M^{me} DE BLAINVILLE, regardant le baron.

Mais, oui... on peut perdre beaucoup... Qu'en pensez-vous, monsieur le baron? (Au gouverneur.) A propos, que venez-vous donc faire dans cette grave école?

FONBONNE.

Donner quelques conseils de prudence au docteur. Je n'attacherais aucune importance à ses bavardages, si la présence d'une flotte hollandaise sur nos côtes, si quelques sourdes rumeurs ne motivaient pas une rigoureuse surveillance.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Avez-vous reçu des nouvelles de la santé du roi?

FONBONNE.

Non, j'attends le courrier cette nuit. Mais permettez que je m'aventure dans l'antre noir du docteur.

M^{me} DE BLAINVILLE.

A tout-à-l'heure, cher commandant.

SCÈNE VI.

MULLER, M^{me} DE BLAINVILLE.

MULLER.

Madame, qu'avez-vous fait?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Maintenant vous ne pouvez dénoncer le chevalier sans me perdre, sans vous perdre vous-même...

MULLER.

Malheureuse folle, vous l'avez voulu?... Maintenant c'est ma tête que je vais défendre!... (Il sort.)

M^{me} DE BLAINVILLE.

Que veut-il dire? Quels sont encore ses projets? Que m'importe à présent?... Mon bon, mon généreux Auguste... Ah! quel que soit son sort, du moins maintenant je le partagerai...

SCÈNE VII.

DE LUXEUIL, M^{me} DE BLAINVILLE.

LUXEUIL, avec agitation.

J'ai vu votre voiture à la porte... Je viens... Ah! Louise... vous croyez que je vous aime, vous croyez que le bonheur inespéré qui m'attendait comblait le vœu le plus cher de ma vie, n'est-ce pas?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Oui, je le crois, mon ami!

LUXEUIL.

Et si je venais vous dire avec désespoir: Louise, ne soupçonnez ni mon cœur, ni ma constance, mais pleurez sur moi, oh! pleurez, car ce bonheur immense... ce bonheur que vous m'offrez... je ne puis l'accepter.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Si vous me disiez cela... je vous répondrais: Auguste, je vous estime, je vous aime davantage encore... La main que je vous tends, vous pouvez toujours l'accepter; quoi qu'il arrive, elle est à vous... je sais tout.

LUXEUIL.

Louise, que dites-vous?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Vous craignez de me compromettre dans un fatal complot... et vous vouliez me faire...

LUXEUIL.

Mon Dieu! comment savez-vous?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Auguste, Auguste, ah! vous êtes un noble cœur!

SCÈNE VIII.

DE LUXEUIL, M^{me} DE BLAINVILLE, LATRÉAUMONT, entrant, puis LA LANTERNE.

LATRÉAUMONT.

Ah çà! il me flaire donc de loin? Il n'est déjà plus ici!

LUXEUIL.

Qui?

LATRÉAUMONT.

Ton baron!

M^{me} DE BLAINVILLE.

Il était là tout-à-l'heure.

LUXEUIL, vivement à M^{me} de Blainville.
C'est lui qui vous a tout dit!

LATRÉAUMONT.

A madame?

LUXEUIL.

Oui, il a révélé...

LATRÉAUMONT, avec explosion.

Allons donc! je comprends maintenant; il a montré ton imprudent appel (à M^{me} de Blainville) et il vous a dit: Madame, épousez-moi, ou je dénonce le chevalier.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Il l'a dit...

LUXEUIL.

L'infâme!

LATRÉAUMONT.

Ce n'est pas mal... Et qu'avez-vous répondu?

M^{me} DE BLAINVILLE.

J'ai voulu sauver Auguste ou partager son sort.

LATRÉAUMONT.

Ce que c'est que la différence des caractères... moi je n'aurais pensé qu'à étrangler le baron... Enfin, qu'avez-vous fait?

M^{me} DE BLAINVILLE.

J'ai écrit « qu'aujourd'hui le baron Muller veut me faire connaître un complot, et que » j'y donnais mon adhésion; » j'ai cacheté en sa présence, et sous prétexte d'un pari j'ai remis ce papier à M. de Fonbonne, en le priant de ne l'ouvrir qu'à ma requête.

LATRÉAUMONT.

Et Fonbonne?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Il a reçu le dépôt, et m'a promis de le renfermer dans son armoire à secret.

LUXEUIL.

Louise!... Louise!... est-ce un songe? Vous avez fait cela, malheureuse femme... Et pourquoi?

M^{me} DE BLAINVILLE.

Pour l'empêcher de vous dénoncer... ou me perdra avec vous... Votre sort doit être le mien...

LATRÉAUMONT,

Vous êtes vraiment une digne femme... mais heureusement vous n'aurez bravé qu'un péril imaginaire. Vous redemanderez votre billet à Fonbonne, (A Luxeuil.) et je me charge de retirer ton appel aux armes des griffes du baron. Depuis ce matin je le cherche, je l'ai tout-à-l'heure manqué ! mais La Lanterne est en vedette... Il n'y a rien de grave... Muller n'osera rien dénoncer, sa complicité serait prouvée plus clair que le jour par certain écrit que je me suis fait donner, et qui est la pièce la plus précieuse de mes archives.

LUXEUIL.

Cette pièce... vous la gardiez dans le grand coffre de votre cabinet ?

LATRÉAUMONT.

Oui, je l'y ai mise devant lui.

LUXEUIL.

Plus de doute ; les questions qu'il m'a faites plusieurs fois... c'est par son ordre qu'une tentative d'incendie... dans votre cabinet... sur ce meuble même...

LATRÉAUMONT.

Ah ! oui-dà !... c'est un rude jouteur que le baron !

LUXEUIL.

Il croit cette pièce anéantie, il ne se croit plus en votre puissance.

LATRÉAUMONT, vivement.

Ah diable ! hâtons-nous de le détromper. (Il fait un mouvement pour sortir, La Lanterne entre.)

LUXEUIL.

La Lanterne !

LATRÉAUMONT.

Eh bien !

LA LANTERNE.

Je suis resté au poste où vous m'avez placé, je n'ai pas vu rentrer le baron ; mais tout à coup il est sorti à cheval au galop, et il a pris la route du bord de la Seine.

LATRÉAUMONT, pousif, fait signe à La Lanterne de se retirer dans le fond. (A part.)

Et moi qui comptais me reposer tout le long de mes soixante mille livres...

M^{me} DE BLAINVILLE, inquiète.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

LATRÉAUMONT.

Il y a, mes enfants, que Muller ne se croyant plus lié envers moi... va tout dénoncer...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Mais il se perdrait, puisque, dans mon billet, son nom...

LATRÉAUMONT.

Vous avez mis la date, et d'après la loi il n'y a que vingt-quatre heures pour dévoiler le complot.

LATRÉAUMONT.

LUXEUIL.

Louise, vous vous êtes perdue pour moi.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Ah ! monsieur Latréaumont, que faire ?

LATRÉAUMONT.

Fuir... et au plus vite !

LUXEUIL.

Vous pouvez croire que je trahirais ma parole !

LATRÉAUMONT.

C'est à en perdre la tête si, toutes fois qu'on veut faire quelque chose, on trouve une vertu qui vous barre le chemin... on s'en réclamera... ta parole ? Sera-ce moi ?

Non ; mais le prince... le baron a montré mon écrit.

LATRÉAUMONT.

A moins que le prince ne tienne absolument à recevoir dix pouces de lame dans la poitrine, il faudra bien qu'il oublie ton appel... Avant demain, madame et toi vous partirez.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Ensemble !

LATRÉAUMONT.

Vous séparer, c'est doubler les obstacles...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Je ne puis...

LATRÉAUMONT.

Encore une vertu !... Alors, mille diables, mariez-vous cette nuit... au point du jour au plus tard, j'y pourvoirai... tout sera prêt...

LUXEUIL.

Mais où ?

LATRÉAUMONT.

A Quillebeuf.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Et par où fuir ?

LATRÉAUMONT.

Par Quillebeuf... sur les autres routes votre signalement serait donné... Vous embarquer, malgré les précautions prises par de Fonbonne... rejoindre la flotte hollandaise...

LUXEUIL.

Mais c'est impossible...

M^{me} DE BLAINVILLE.

C'est impossible...

LATRÉAUMONT.

Parbleu !... Je le sais bien que c'est impossible. C'est pour cela que c'est le meilleur moyen...

M^{me} DE BLAINVILLE.

Silence ! le gouverneur !

oo

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLAUDIUS, FONBONNE, DAME AUBRY, LA LANTERNE.

FONBONNE, à Claudius.

Bien !... bien ! docteur, je vous crois... vous at-

mez tant l'harmonie... Gardez-vous de donner aucun sujet de troubles... Ah ! bonjour, Latréaumont.

LATRÉAUMONT.

Bonjour, mon vieux camarade. Ah ça ! tu ne veux donc pas me permettre d'entrer dans Quillebeuf ?

FONBONNE.

Les ordres de M. de Louvois sont précis ; il n'aime pas à te savoir dans une place forte... C'est ta faute, aussi ; pourquoi es-tu dangereux ? Prends garde... prends garde... tu es une mauvaise tête... ne va pas faire quelque folie... quoique nous soyons de vieux amis... je ne te ménagerais pas, je t'en prévient...

LATRÉAUMONT.

Qui ça, moi ? Je passe mes journées à pêcher à la ligne... Je te demandais à rentrer à Quillebeuf pour acheter des hameçons ; mais voilà mon neveu qui fera ma commission.

LUXEUIL.

Mon oncle, j'avais à causer avec vous.

LATRÉAUMONT.

Et moi je n'ai pas le temps de t'entendre. (Bas à M^{me} de Blainville.) Emmenez-le... retenez-le... et surtout qu'on sache qu'il était à Quillebeuf.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Monsieur de Fonbonne, si vous renvoyez vos chevaux, nous vous reconduirions à la ville.

FONBONNE.

J'accepte avec grand plaisir, madame.

M^{me} DE BLAINVILLE, à Luxeuil.

Voulez-vous donner le bras à Marguerite ?

LUXEUIL, bas à M^{me} de Blainville.

Mais, madame...

M^{me} DE BLAINVILLE, bas à Luxeuil.

Et notre mariage ?... N'est-ce pas dans la ville... qu'il doit avoir lieu ?

LUXEUIL, bas à Latréaumont.

En m'aimant trop, mon oncle, ne me déshonorez pas.

LATRÉAUMONT.

Crois-tu donc que je n'aie qu'à penser à toi ?

(M. de Fonbonne donne la main à M^{me} de Blainville, et Luxeuil à dame Aubry.)

DAME AUBRY, à part.

Hélas ! j'espérais bien pourtant voir le prince.

LATRÉAUMONT, bas à Claudius, dont il s'approche à la gauche du théâtre.

Tous les projets du gouvernement, proclamations, etc., sont prêts ?

CLAUDIUS.

Oui, colonel.

LATRÉAUMONT.

Ce soir, à minuit, à ma maison du Moulin-Vert... Auparavant, trouvez-moi un prêtre qui, au point du jour, soit prêt pour un mariage à la chapelle de l'hôtel-de-ville de Quillebeuf... L'harmonie, voyez-vous... l'harmonie !...

CLAUDIUS.

Et son règne approche !

LATRÉAUMONT.

Chut ! (A La Lanterne, qu'il va chercher à la droite de la scène.) Tu commandes cette nuit une patrouille hors des murs de la ville ?

LA LANTERNE.

Oui, colonel.

LATRÉAUMONT.

Ce soir, à minuit, à ma maison du Moulin-Vert, attends-moi avec tes hommes.

LA LANTERNE.

M'arrêter ! impossible !

LATRÉAUMONT.

Veux-tu être capitaine et connaître...

LA LANTERNE.

Moi, capitaine ! Vous avez découvert...

LATRÉAUMONT.

Chut !...

LA LANTERNE.

J'y serai.

LATRÉAUMONT, au milieu de la scène.

Maintenant, il faut qu'à moi tout seul je me rende cette nuit maître de Quillebeuf et de sa garnison... rien que ça...



ACTE QUATRIÈME.

Une vaste salle qui précède la chambre à coucher du gouverneur. — Il est nuit. — Au fond une grande porte. A droite et à gauche d'autres portes. Une armoire en fer à gauche du spectateur.

SCÈNE I.

PETIT-JEAN, UN SERGENT.

PETIT-JEAN.

Mais M. le gouverneur est couché.

LE SERGENT.

C'est égal !! Le capitaine a dit qu'il fallait l'éveiller.

PETIT-JEAN, frappant.

Monsieur !... monsieur !... Il a le sommeil follement dur... Monsieur !

FONBONNE, à l'intérieur.

Qu'est-ce? qu'est-ce?... qui est là?

PETIT-JEAN.

Moi, monsieur... Petit-Jean... C'est un sergent que le capitaine de la porte de Trouville vous envoie... c'est très pressé.

FONBONNE.

Qu'il attende !... je me lève.

PETIT-JEAN, au sergent.

Dites donc, sergent, il vaut mieux pour vous venir de cette porte-là... que de la porte Mercœur, vous n'avez pas toute la ville à traverser au moins.

LE SERGENT.

Tu es encore un malin, toi; c'est pas si loin parce que c'est plus près, n'est-ce pas?

PETIT-JEAN.

Tenez, voilà M. le gouverneur.

SCÈNE II.

FONBONNE, LE SERGENT, PETIT-JEAN.

FONBONNE.

Que veux-tu?

LE SERGENT.

Major... un homme est à la porte de Trouville; comme il ne sait pas le mot d'ordre, on ne l'a pas laissé entrer dans la ville, d'après votre consigne...

FONBONNE.

On a bien fait.

LE SERGENT.

Mais il dit avoir des choses très importantes à vous communiquer pour le service du roi... Il s'appelle le baron Muller.

FONBONNE.

Muller ! c'est différent; qu'on le laisse entrer... Tu l'amèneras ici toi-même. Va !

LE SERGENT.

Mais, major, il me faut un ordre pour le capitaine.

FONBONNE.

C'est juste. (Il écrit.) Tiens.

LE SERGENT.

Mais, major... le cachet !

FONBONNE.

Ah ! ça ! je rêve donc tout éveillé... Oublier le cachet de la généralité ! la chose la plus essentielle !

(Pendant qu'il va à son armoire, l'ouvre avec précaution, prend le cachet et scelle.)

LE SERGENT, à Petit-Jean.

Avec ce cachet-là... vois-tu... moi, simple soldat, je ferais monter la garde à un maréchal de France. (Petit-Jean se retire vers un angle du théâtre.) Qu'est-ce que tu as ?

PETIT-JEAN.

Je ne peux pas le voir toucher à cette serrure sans trembler de tous mes membres.

LE SERGENT.

Pourquoi? puisqu'il connaît le secret.

PETIT-JEAN.

Mais s'il l'oubliait, s'il était maladroit... il se tuerait... et puis ces machines-là, voyez-vous, sergent, quand ça part... ça peut éclabousser le prochain.

FONBONNE, donnant l'ordre au sergent.

Va, et reviens avec le baron. (Le sergent sort.)
Qu'est-ce qu'il peut avoir à me dire? (À Petit-Jean.) Tu te tiendras ici près, afin de pouvoir aller chercher un planton, si j'en ai besoin pour porter quelque ordre.

PETIT-JEAN.

Oui, monsieur.

FONBONNE.

Les rapports des patrouilles?

PETIT-JEAN.

Les voici.

FONBONNE.

Il en manque un.

PETIT-JEAN.

Celui du sergent La Lanterne qui n'est pas encore rentré avec ses hommes.

FONBONNE.

C'est singulier... Et le courrier qui apporte des nouvelles du roi est-il arrivé?

PETIT-JEAN.

Pas encore.

FONBONNE.

Ne t'éloigne pas. (Petit-Jean sort.)

SCÈNE III.

FONBONNE.

Quelle heure est-il donc? deux heures du matin... Que vient m'annoncer le baron Muller?.. Cette flotte hollandaise m'inquiète; il m'est encore arrivé hier de nouveaux avis; remettons ce cachet dans l'armoire. (L'examinant.) Tout est bien en sa place... oui, les ressorts prêts à jouer... sur celui qui tenterait de l'ouvrir sans connaître le secret... Il me semble que j'entends un bruit inaccoutumé.

SCÈNE IV.

FONBONNE, PETIT-JEAN.

FONBONNE, à Petit-Jean.

Qui est là? Ce n'est pas le baron... il n'a pas eu le temps d'arriver.

PETIT-JEAN.

Non, monsieur, c'est un général qui vient de Rouen avec une escorte; il est entré par la porte de Mercœur.

FONBONNE.

Un général... qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE V.

LES MÊMES, LATRÉAUMONT, en costume de général, deux DRAGONS.

LATRÉAUMONT.

Au nom de la régence, major Fonbonne, je t'arrête...

FONBONNE.

Latréaumont ! (Bas à Petit-Jean.) Fais monter le poste. (Petit-Jean sort.)

LATRÉAUMONT.

J'arrive de Rouen... Louis XIV est mort... un conseil de régence est établi... l'indépendance des provinces est proclamée... Je suis nommé gouverneur de Quillebeuf... le prince Cherny, vice-roi de Normandie... Vite... ton épée et ton cachet.

FONBONNE.

Le roi est mort... Serait-il vrai ?

LATRÉAUMONT.

Je n'ai pas le temps de causer. (Lui donnant un papier.) Voici les ordres du conseil de régence pour te tranquilliser... Lis vite... je suis pressé de prendre ta place.

(Petit-Jean rentre, suivi de La Lanterne et de quatre dragons.)

FONBONNE, à la Lanterne.

Ces ordres sont faux... Emparez-vous de cet audacieux !

LATRÉAUMONT.

Capitaine La Lanterne, M. de Fonbonne est un brave militaire, jetez-vous sur lui avec les égards qu'il mérite.

FONBONNE, à La Lanterne.

Vous êtes capitaine ?

LATRÉAUMONT.

La régence l'a nommé.

FONBONNE.

Et vos hommes ?

LATRÉAUMONT.

Ils m'ont servi d'escorte et ont relevé le poste de l'hôtel.

FONBONNE, à la Lanterne qui s'avance vers lui pour le saisir, tandis que les dragons l'entourent.

Soldat ! je suis le major gouverneur.

LA LANTERNE.

Major, vous êtes major, mais le général est général. Un général en sait plus qu'un major... Pardon, excuse, à la salle basse... A moi ! vous autres...

FONBONNE.

Latréaumont, tu me paieras celle-là !!! Soldats, ne croyez pas...

LA LANTERNE, l'entraînant.

Major, nous croyons un général, plus qu'un major.

LATRÉAUMONT.

Tu le vois, toute résistance est inutile, remets-moi ton cachet et tes papiers.

FONBONNE.

Tu n'as qu'à les prendre... ils sont là dans cette armoire, la clé est à la serrure.

(Le major Fonbonne est entraîné. La Lanterne reste au fond avec un brigadier et deux cavaliers.)

LATRÉAUMONT.

Ma dépêche pour le prince de Cherny est partie ?

LA LANTERNE.

Oui, général.

LATRÉAUMONT.

Et le courrier ivre que nous avons arrêté ?

LA LANTERNE.

Il dort dans le poste.

LATRÉAUMONT.

Et ses dépêches sont perdues ?

LA LANTERNE.

Oui, général.

LATRÉAUMONT.

Va aux casernes annoncer la mort du roi et porter cet ordre de faire sortir les troupes.

(La Lanterne sort.)

SCÈNE VI.

LATRÉAUMONT, deux DRAGONS au fond.

LATRÉAUMONT.

Mille diables !... je connais le piège... le cachet est là ainsi que l'écrit de M^{me} de Blainville. (Il fait un mouvement.) Je n'ai pas peur ; mais, si je suis tué, tout avorte ; il faudra trouver le moyen de s'en emparer. Je le trouverai. Tout va bien : les promotions, les gratifications vont m'assurer la troupe pendant vingt-quatre heures. Quant au corps municipal, par ma promesse je le rends stupide de bonheur, toujours pendant vingt-quatre heures... Demain, au point du jour... j'appelle les mécontents aux armes, le feu prend à la trahison, la province est en combustion. S'il le faut, je fais débarquer dans le port six mille hommes de troupes hollandaises, mais à la dernière extrémité, j'aime mieux que tout se passe en famille. Alors Quillebeuf devient une seconde La Rochelle. Mais n'oublions pas Auguste et M^{me} de Blainville : il faut qu'ils partent. La flotte hollandaise... croise en vue de cette ville ; si je pouvais faire entrer un de ses bâtimens légers dans le port?... mais comment correspondre avec l'amiral ?

SCÈNE VII.

MULLER, UN BRIGADIER, LATRÉAUMONT, assis à une table, leur tournant le dos.

MULLER, au brigadier.

Le gouverneur ? où est-il ? il faut que je lui parle à l'instant.

LE BRIGADIER, montrant Latréaumont.
Le voici.

MULLER.

Très bien ! (A Latréaumont qui a toujours le dos tourné.) Monsieur le gouverneur, j'accours vous dévoiler un abominable complot : un scélérat, le colonel Latréaumont...

LATRÉAUMONT se retourne, le prend par la main, et le regarde fixement.

Bonjour, baron.

MULLER.

Je suis mort...

LATRÉAUMONT.

Sans compliment, tu dois comprendre que tu réunis toutes les qualités nécessaires pour être immédiatement et parfaitement pendu. Pourtant, il te reste une chance de salut ; écoute-moi bien... Tu es convenu avec l'amiral hollandais de certains signaux de jour et de nuit afin de pouvoir correspondre avec la flotte, si je me rendais maître de Quillebeuf ? Tu vas monter à la vigie qui est au-dessus de cet hôtel, tu y trouveras des fanaux et tu feras à l'amiral le signal d'envoyer sur l'heure un bâtiment léger qui, par mon ordre, sera immédiatement introduit dans le port. Deuxième point : écoute bien ; j'ai besoin d'argent, il faut que je distribue aux troupes les gratifications promises. Tu vas me compter les cinquante mille autres écus que tu devais me remettre quand je serais maître de Quillebeuf.

MULLER.

Mais... je n'ai pas cette somme.

LATRÉAUMONT.

Tu as de l'argent placé chez maître Aubry, le prince d'Orange te remboursera. C'est convenu, un bon de cinquante mille écus payable à vue me suffira.

MULLER.

Mais...

LATRÉAUMONT.

Si tu hésites un instant, je te fais mettre une mèche de mousquet allumée entre les deux pouces... c'est un remède souverain contre l'indécision.

MULLER.

C'est un épouvantable abus de pouvoir.

LATRÉAUMONT.

On éprouve le pouvoir par les abus, comme on éprouve un canon par une double charge... Un dernier mot à ces braves gens... Brigadier !

LE BRIGADIER.

Général.

LATRÉAUMONT.

Avec les longues vues de nuit, vous observerez bien attentivement les mouvemens de la flotte ; si dans dix minutes elle ne répond pas aux signaux de M. le baron... si vous ne voyez pas un bâtiment léger se détacher et entrer à Quillebeuf, vous prendrez M. le baron l'un par la tête et l'autre par

les pieds, puis un plongeon du haut en bas de la tour. Comme la mesure est grave, regardez avec attention et essuyez bien le verre de vos lunettes !

MULLER.

Mon Dieu ! mais si l'amiral ne comprend pas... je ne puis...

LATRÉAUMONT.

On peut ce qu'on veut, baron... j'ai voulu Quillebeuf, je l'ai.

MULLER.

Mais enfin ..

LATRÉAUMONT, au brigadier.

Qu'un planton aille donner l'ordre au commandant du port de laisser entrer le bâtiment léger qui se présentera...

LE BRIGADIER.

Oui, général... Allons, monsieur le baron. (A Latréaumont.) C'est moi qui prendrai M. le baron par la tête, mon général ?

LATRÉAUMONT.

Sans doute, comme supérieur... ton inférieur le prendra par les pieds.

MULLER, à Latréaumont.

Je suis envoyé secret du prince d'Orange ; vous répondrez de tout ce qui m'arrivera.

LATRÉAUMONT.

Sois tranquille, je ne suis jamais embarrassé pour répondre. (Muller sort.)

SCÈNE VIII.

LATRÉAUMONT, CLAUDIUS.

(Au moment où Muller, avec le brigadier et le dragon, sort par la gauche, Claudius entre par la porte du fond.)

LATRÉAUMONT.

Eh bien ! les échevins ?

CLAUDIUS.

Je leur ai lu la proclamation de la régence, ils l'ont écoutée avec enthousiasme... maître Aubry est fanatique... ils vont venir vous présenter leurs hommages et chercher la pièce originale qui doit être remise entre leurs mains, revêtue du sceau du gouverneur.

LATRÉAUMONT, à part.

Ah ! diable !

LA LANTERNE, entrant.

Le colonel demande un ordre en règle pour faire sortir le régiment des casernes.

LATRÉAUMONT, à part.

Oh ! le cachet !... le cachet !...

(Un soldat entre et parle bas à La Lanterne.)

LA LANTERNE.

Le commandant du port veut une autorisation écrite et scellée du cachet, pour laisser entrer le bâtiment hollandais dans le port.

LATRÉAUMONT, à part.

Ah ! le cachet... le cachet... tout est là mainte-

nant. (A La Lanterne et au dragon.) Allez à la vigie voir si les signaux sont faits. (La Lanterne et le dragon sortent. A part.) A tout prix il faut le cachet ; comment faire ?

CLAUDIUS, avec emphase.

Nous sommes seuls, aucun scrupule ne m'arrête... Je vous déclare que je ne fais pas un pas de plus, sans savoir où nous allons... jusqu'ici je ne vois rien qui ressemble à l'application de mes théories.

LATRÉAUMONT, réfléchissant.

Ah ! vraiment ? vous trouvez cela ?...

CLAUDIUS.

Je le trouve beaucoup. L'ancien joug est brisé... mais l'harmonie sociale doit seule s'élever sur ses débris... et c'est moi qui dois en régler les mélodieux accords... Je proteste donc contre vos tendances despotiques... et, s'il le faut, j'éclairerai mes disciples sur vos vellétés tyranniques.

LATRÉAUMONT, à part.

Ah ! tu menaces... Je n'hésite plus... cet insupportable bavard est désormais aussi inutile qu'un tambour crevé... ses phrases ont fait leur effet... ce qui est bon pour démolir n'est pas bon pour fonder... Il faut le cachet à tout prix ; dévouons le philosophe à l'intérêt général. (Haut.) Docteur, ce que vous dites là est plein de raison... calmez-vous, vous serez satisfait. (Il va vers la table.)

CLAUDIUS.

S'il en est ainsi... j'attendrai... avant de protester. Voici d'ailleurs un manifeste qui indique clairement les moyens d'appliquer... écoutez et...

LATRÉAUMONT.

Dans un instant ! (Luxeuil entre et s'arrête un moment au fond.) Seulement, comme j'ai différentes choses à cacheter, donnez-moi, je vous prie, le cachet du gouverneur.

CLAUDIUS y allant lentement et toujours lisant.
Volontiers !

LATRÉAUMONT.

Il est dans l'armoire... là... la clé est à la serrure.

CLAUDIUS.

Quillebouiens... Platon l'a dit, l'harmonie des sept planètes... (Claudius va à l'armoire, Luxeuil va courir à Claudius.)

LATRÉAUMONT, se levant et le retenant, à voix basse.

Que viens-tu faire ici ?

LUXEUIL, à voix basse.

Il va se faire tuer.

LATRÉAUMONT, le tenant.

Sans le cachet, tout est perdu.

LUXEUIL, se débattant.

Un vieillard ! ah !

LATRÉAUMONT.

Avec ce cachet est aussi l'écrit de M^{me} de Blainville !... cet écrit peut la perdre.

LUXEUIL, se dégageant.

Louise !... Eh bien donc ! à moi le danger. (Il court rapidement à l'armoire au moment où le docteur va saisir la clé ; il se met devant lui, ouvre, le coup part. Luxeuil tombe.)

LATRÉAUMONT, se cachant la figure.

Ah !

LUXEUIL.

Blessé seulement !... (Il prend le cachet.) Voici le cachet !

LATRÉAUMONT, courant à Auguste.

Tu n'es pas tué... Auguste ! mon enfant... mon pauvre enfant !... où es-tu blessé ? voyons !... (Furieux, au docteur.) Vous ne pouviez pas aller plus vite, aussi ! vieux lambin !...

LUXEUIL.

Rien, rien... Je crois une balle ici, au bras.

LATRÉAUMONT, jetant une balle par terre.

Vive Dieu ! et cette autre, aplatie sur ce médaillon ?

LUXEUIL.

Le portrait de ma mère !...

LATRÉAUMONT.

Ah ! est-ce que les mères ne se fourrent pas partout ? Auguste... mon brave Auguste !... (Il l'embrasse.) Mais tu saignes ?

LUXEUIL.

L'écrit de Louise... le voici... (Il le déchire.) Ah ! elle est sauvée !

LATRÉAUMONT, prenant le cachet.

Et nous aussi... grâce à toi.

CLAUDIUS, à part.

Je suis encore tout abasourdi... Moralement je méprise le danger, physiquement j'en ai peur.

LATRÉAUMONT.

Docteur, on vient : conduisez-le dans la chambre du gouverneur, et ayez bien soin de lui, au moins. (Ils sortent.)

oo

SCÈNE IX.

LATRÉAUMONT, LE BRIGADIER, MULLER, UN SOLDAT.

LE BRIGADIER.

Général, M. le baron a fait les signaux, un petit bâtiment a changé de direction, et s'avance vers le port...

LATRÉAUMONT, cachetant des papiers.

Auguste est sauvé !... cet ordre bien et dûment cacheté au commandant du port ; cet autre au colonel. (Le soldat sort.—Au brigadier.) Veille bien sur M. le baron. (Au baron.) Tu n'as fait que la moitié du chemin pour n'être pas pendu... Assieds-toi à cette table... ne bouge pas et... (Cris à l'extérieur : Vive le prince de Cherny !—Il va au fond.) Bien ! voilà mon brillant drapeau qui arrive !

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHERNY.

CHERNY.

Je n'en reviens pas... ces cris... toi ici... la troupe poussant des vivats en mon honneur ! En vérité, c'est un rêve... explique-moi...

LATRÉAUMONT.

Tu as lu les dépêches... et ta nomination ; en ce cas tu sais tout... je n'ai rien à t'apprendre, sinon que j'attends les échevins en corps qui viennent te féliciter... Reçois-les bien. Promets-leur ce que tu voudras ; mais promets-leur quelque chose. Les voici... des phrases ronflantes et de l'aplomb.

SCÈNE XI.

CHERNY, LATRÉAUMONT, MULLER, assis à la table ; BRIGADIER, à distance ; ÉCHEVINS en corps, à leur tête MAITRE AUBRY, DAME AUBRY, LE COURRIER, SOLDATS, FOULE DU PEUPLE.

(Tandis que les échevins se rangent vers la droite, Latréaumont va à la table chercher la proclamation qu'il a cachetée ; en la prenant, il dit au baron :)

LATRÉAUMONT.

Fais-moi mon bon de cinquante mille écus sur maître Aubry. (Il s'avance vers les échevins.) Messieurs, voici l'original de la proclamation de la régence qui doit vous être remise.

MAITRE AUBRY.

Monseigneur, il était réservé à cette nuit d'être l'aurore de la liberté, la mort du mécontentement général et le plus beau jour des fastes quillebouiens. Nous sommes d'autant plus les serviteurs de la régence... que, sous l'autre règne... les impôts étaient furieusement lourds... et... que.. (Il balbutie.) et que monseigneur... et que l'arrière-ban...

LE PRINCE.

Honorables échevins, je partage votre émotion ; je remercie la destinée qui me place si soudainement à votre tête pour vous guider vers le bonheur... auquel tous les hommes ont des droits... je ne manquerai pas à ma mission. Ainsi que vous le disiez... sous le dernier règne, les impôts étaient écrasants... les impôts seront allégés. L'arrière-ban décimait les populations... les populations seront délivrées.

LATRÉAUMONT, bas.

Un mot de leur commerce ! Allons donc...

LE PRINCE, sans s'interrompre.

Toute notre sollicitude sera surtout portée vers le commerce, cette grande artère de la vie so-

ciale ; et si le pouvoir reste quelque temps entre nos mains, des espérances que je ne puis encore révéler seront réalisées.

LATRÉAUMONT, bas.

Très bien ; tu ne t'engages pas.

LES ÉCHEVINS ET LE PEUPLE.

Vive monseigneur le prince de Cherny !

(A ces acclamations répondent les cloches qui se mettent en branle.)

CHERNY, bas à dame Aubry.

Eh bien ! dame Aubry, me voilà dans Quillebeuf... et votre promesse ?

DAME AUBRY, de même.

Monseigneur, vous ne partez plus pour les colonies ; c'était un adieu.

CHERNY, de même.

Au moins... donnez-moi à souper, je meurs de faim.

DAME AUBRY, de même.

Avec plaisir, monseigneur... je vais en prévenir maître Aubry.

CHERNY, de même.

Non, non, sans cérémonie... ne le dérangez pas pour moi... il a affaire.

LATRÉAUMONT, qui a été examiner le billet qu'a écrit Muller, le lui remet.

Le bon est en règle... Maintenant un mot d'avis pour que maître Aubry pale tout de suite, et mets-le sous enveloppe.

(Luxeuil et Claudius sortent de la chambre du gouverneur.)

CHERNY.

Général, votre neveu est blessé ?..

LATRÉAUMONT.

Monseigneur, un accident... (Bas.) Il n'y a encore que lui qui ait risqué sa vie.

CHERNY.

Capitaine de Luxeuil, je connais votre mérite, votre dévouement, et je laisse à votre choix la place que vous voulez occuper dans la province que je gouverne.

LUXEUIL.

Monseigneur, permettez-moi de refuser. Je n'ai rien fait encore pour le nouveau gouvernement... je ne mérite... je n'accepterai rien. Je suis, je ne veux être qu'un soldat, et j'attendrai, pour sortir de mon obscurité, le jour où la France criera : Enfants, voilà l'étranger !

LATRÉAUMONT, bas à Cherny.

Comme cela vaut mieux que nous, hein !

(Cris à l'extérieur.)

LA LANTERNE, entrant.

Monseigneur, les troupes sont réunies sur la place.

LATRÉAUMONT.

La nuit ne permet pas de les passer en revue, le prince va se montrer à elles de ce balcon.

CHERNY, bas.

Ah ! ça... on m'attend à souper.

LATRÉAUMONT, de même.
 Morbleu ! pas de folies...
 CHERNY, aux échevins qui se retirent de l'autre côté du théâtre.
 Messieurs, nous allons avoir une longue séance, le général prendra la présidence du conseil. (Bas à Latréaumont.) Garde-les le plus long-temps possible.
 (On a ouvert la fenêtre ; les tambours battent aux champs.)
 LE COURRIER, qui s'est approché de Muller qui est à la table.
 Monsieur le secrétaire ?
 MULLER, à part.
 Un courrier du roi !
 LE COURRIER.
 Intercédez pour moi près du général.
 MULLER.
 Pourquoi ?
 LE COURRIER.
 Il veut me faire pendre.
 MULLER.
 Qu'as-tu fait ?
 LE COURRIER.
 J'étais gris, j'avais perdu mes dépêches ; mais je les ai retrouvées ; elles étaient dans mes bottes... les voilà.
 MULLER, avec joie.
 Donne.
 (Cherney sur le balcon salue les troupes qui font entendre des acclamations.)
 LATRÉAUMONT.
 Il faut les haranguer.
 CHERNY.
 Au milieu de ce vacarme !
 LATRÉAUMONT.
 Fais des gestes... je parlerai... (D'une voix éclatante.) Défenseurs de la patrie... (Bas.) Mets la

main sur ton cœur... (Haut.) Nous nous sommes vus sur le champ de bataille... (Cris d'enthousiasme.) Entre nous c'est à la vie, à la mort... (Bas.) Quelques baisers avec la main... ça finit très bien.

(Bruit de cloches, tambours, acclamations.)
 MULLER, qui vient de lire la dépêche, à part.
 Tout est faux... le roi n'est pas mort.. Si je donnais cette dépêche à maître Aubry. (Il fait un mouvement pour se lever.)
 LE BRIGADIER.
 Halte-là ! on ne bouge pas.
 LE BARON, à part.
 Que faire ? (Il réfléchit.)
 LATRÉAUMONT, à Luxeuil.
 N'oublie pas six heures, ici... ton mariage.
 MULLER, à part.
 Au lieu du bon... mettons sous l'enveloppe à maître Aubry la dépêche du ministre... et tout est découvert.
 CHERNY, aux échevins.
 Messieurs, dans la salle du conseil.
 LATRÉAUMONT, à Muller.
 Le bon !
 MULLER, lui donnant l'enveloppe.
 Le voici.
 LATRÉAUMONT, remettant la lettre à maître Aubry.
 En rentrant chez vous, vous lirez ceci, une petite affaire entre nous.
 MULLER, bas à Latréaumont.
 Maintenant je suis libre.
 LATRÉAUMONT, de même.
 Un instant, quand ton bon sera payé.
 MULLER, à part.
 Je suis perdu !
 (Latréaumont fait un geste au brigadier pour se saisir de Muller.)



ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe dans la salle du gouverneur.

SCÈNE I.

LATRÉAUMONT, MAITRE AUBRY, ÉCHEVINS.
 (Tous sont assis autour d'une table ; Latréaumont préside, Claudius écrit)
 LATRÉAUMONT, à La Lanterne qui entre.
 Les crieurs publics sont-ils prêts ?
 LA LANTERNE.
 Oui, général, avec leurs trompettes...
 LATRÉAUMONT.
 Et le courrier ?

LA LANTERNE.
 Partira aussitôt que vous l'ordonnerez...
 LATRÉAUMONT, se levant, et plus bas.
 Et mon neveu, et M^{me} de Blainville ?
 LA LANTERNE, montrant la gauche.
 Là, dans la chapelle.
 LATRÉAUMONT, bas à La Lanterne.
 Et le prince ?
 LA LANTERNE, bas.
 Impossible de le trouver... Pourtant un soldat croit l'avoir vu, enveloppé d'un manteau, passer dans la rue où demeure maître Aubry.

LATRÉAUMONT, à part.

Au diable le fou! (Haut.) Messieurs, monseigneur le prince de Cherny, vice-roi de l'état de Normandie...

CLAUDIUS, bas à Latréaumont.

Nous étions convenus d'abolir les titres... Il devait y avoir un harmonisateur général de l'accord normand, et je croyais...

LATRÉAUMONT, bas.

Si vous m'interrompez encore, je vous fais immédiatement déporter à Caudebec. (Haut.) Pardon, messieurs, j'avais l'honneur de vous dire que monseigneur le prince de Cherny, en ce moment occupé à sa correspondance diplomatique, ne peut avoir, comme il l'espérait, l'honneur de présider la séance, et je continue de le représenter.

MAITRE AUBRY.

Nous serions désolés de déranger monseigneur... Très bien... très bien... très bien...

AUTRES ÉCHEVINS.

Très bien... très bien... très bien...

LATRÉAUMONT.

Docteur Claudius, donnez-moi l'acte d'émancipation; je vais le relire, nous signerons ensuite. (A part.) Une fois compromis, il faudra bien qu'ils marchent. (Claudius lui donne un papier.) Avez-vous fait des copies?

CLAUDIUS.

Cinq.

LATRÉAUMONT.

Continuez d'en faire encore. Je commence. Messieurs. (Il lit.) « Article 1^{er}. Nous soussignés, bourgeois et échevins de la bonne ville de Quillebeuf, nous nous déclarons déliés de toute obéissance envers le pouvoir odieux et tyrannique qui écrasait la Normandie et la France. »

MAITRE AUBRY.

Permettez... cela me paraît un peu hardi...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Cela nous semble un peu hardi...

LATRÉAUMONT.

Je vous ferai observer, messieurs, que l'odieux pouvoir étant décédé, vous faites à la fois une protestation courageuse et nullement dangereuse.

MAITRE AUBRY.

Ah! c'est très juste... alors nous ne saurions trop énergiquement flétrir l'abominable pouvoir qui nous opprimait.

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Oui... oui... flétrissons... flétrissons...

LATRÉAUMONT.

« ART. 2. Nous appelons aux armes la population de Quillebeuf et des lieux environnants, pour soutenir et défendre la susdite déclaration. » Personne ne l'attaquant, je vous ferai encore remarquer, dignes échevins, que vous prenez une résolution belliqueuse et nullement dangereuse.

LATRÉAUMONT.

MAITRE AUBRY.

Très bien, très bien...

AUTRE ÉCHEVIN.

Très bien.

LATRÉAUMONT.

« ART. 3. Monseigneur le prince de Cherny est nommé et reconnu par nous vice-roi de l'état libre de Normandie. »

MAITRE AUBRY.

Nous y consentons... (Aux autres échevins.) Un si grand seigneur... quel honneur pour la province!...

LES ÉCHEVINS.

Quel honneur pour la province!

LATRÉAUMONT.

« ART. 4. Le général Latréaumont est nommé généralissime des forces de terre et de mer de l'état, receveur universel des finances et seul administrateur des affaires publiques. »

MAITRE AUBRY.

Le pauvre homme... quel fardeau! quel dévouement!

LES ÉCHEVINS.

Quel fardeau! quel dévouement!

LATRÉAUMONT.

« ART. 5. Maître Jérôme Aubry est nommé doge de la sérénissime bourgeoisie quillebouvienne. »

MAITRE AUBRY, ému.

Ah! général!... je ne croyais pas... mériter... croyez qu'un tel honneur... Ah! mes amis... mes concitoyens... comment reconnaître...

LATRÉAUMONT.

« ART. 6. Les autres échevins sont tous également nommés doges de la bourgeoisie quillebouvienne. »

LES AUTRES ÉCHEVINS.

Bravo! bravo!...

MAITRE AUBRY, à part.

Ouais!... voilà bien des doges!

LATRÉAUMONT.

« ART. 7. La glorieuse ville de Quillebeuf est déclarée capitale de l'état libre de Normandie. »

« ART. 8. Son port est déclaré franc. »

« ART. 9. Les impôts, tailles, gabelles et autres droits odieux et tyranniques sont abolis. »

LES ÉCHEVINS.

Bravo! bravo!...

LATRÉAUMONT.

« ART. 10. Le ban, arrière-ban et autres corvées odieuses et tyranniques sont abolis. »

LES ÉCHEVINS.

Bravo! bravo!...

« ART. 11 ET DERNIER. Le bonheur général et particulier de tous les Quillebouiens est indistinctement proclamé et décrété. Des ordonnances de police en régleront l'exécution. »

LES ÉCHEVINS.

Bravo! bravo!...

LATRÉAUMONT.

« Délibéré et signé à la maison de ville de Quillebeuf, dans la nuit du 17 octobre 1672. »

Suivent les signatures. Messieurs... je commence... (Il signe.)

LATRÉAUMONT, à maître Aubry.

Seigneur doge... (Il lui remet la plume.)

MAITRE AUBRY.

Hum !... hum !... signer... c'est grave...

LATRÉAUMONT.

Le pouvoir tyrannique étant décadé... je vous ferai observer que vous faites une action à la fois patriotique et nullement dangereuse.

MAITRE AUBRY, signant.

Le pouvoir est décadé... c'est juste...

LES ÉCHEVINS, signant.

C'est juste...

LATRÉAUMONT, les regardant, et à part.

Voilà des gaillards qui n'ont plus qu'à se jeter dans une révolte enragée pour sauver leur cou... (Prenant l'acte et le mettant dans sa poche.) Cette admirable manifestation de l'esprit patriotique des Quillebouviens sera encadrée à l'Hôtel de ville, dans un cadre en or massif. Docteur, entrez dans mon cabinet pour transcrire les signatures de MM. les doges et expédier les copies, vous les remettrez au courrier qui attend qu'on l'appelle.

CLAUDIUS.

Je devais harmoniser, et je copie toujours.

LATRÉAUMONT, désignant un échevin.

Monsieur vous aidera. (Claudius sort.) Et vous, capitaine la Lanterne, allez surveiller la proclamation de l'acte... qu'elle ait lieu à son de trompe et soit placardée dans toute la ville...

(La Lanterne sort.)

MAITRE AUBRY.

Maintenant, seigneur général... nous allons nous retirer. Depuis deux heures du matin... nous sommes sur pied... le jour va paraître... et ma foi...

LATRÉAUMONT.

Un moment, seigneurs doges... j'ai quelques mots à vous dire sur les pressans besoins de l'état... veuillez vous asseoir.

MAITRE AUBRY.

Hum !... les besoins de l'état...

LES ÉCHEVINS.

Hum !... hum...

LATRÉAUMONT.

Je prendrai d'abord la parole comme généralissime des troupes de terre et de mer... Nous n'avons que deux mille cinq cents hommes de garnison.

MAITRE AUBRY.

Que cela ?

LATRÉAUMONT.

Il est indispensable de former immédiatement une colonne de guerre... les citoyens âgés de quinze à soixante-dix ans en feront partie ; chaque

soldat s'armera et s'équipera à ses frais ; cette colonne s'appellera la légion quillebouviennne.

MAITRE AUBRY.

Une légion... nous armer à nos frais... mais... seigneur général... le ban et l'arrière-ban ne nous prenaient que de vingt à soixante-un ans... nous les croyions abolis... nous avons aboli le ban et l'arrière-ban...

LES ÉCHEVINS.

C'est vrai... nous les croyions abolis... nous l'avons aboli...

LATRÉAUMONT.

L'arrière-ban ?... qui est-ce qui parle de l'arrière-ban ? mais il est aboli... archi-aboli... A cette institution féodale et tyrannique, nous substituons une institution populaire et nationale... que nous décorons du beau nom de légion quillebouviennne.

MAITRE AUBRY.

Mais...

LATRÉAUMONT, agitant la sonnette.

Silence !... (Sourd murmure des échevins.) La moitié de la légion quillebouviennne sera de garde un jour, l'autre moitié l'autre jour... Les Quillebouviens qui ne seront pas de garde iront en fourrageurs et en tirailleurs pousser des reconnaissances, pour éclairer l'ennemi qui peut se présenter d'un moment à l'autre.

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LES ÉCHEVINS.

Mais...

LATRÉAUMONT, agitant la sonnette.

Silence !... Messieurs, vous dites que vous êtes pressés... finissons. (Murmure des échevins.) Autre chose, messieurs ; il faut aviser aux moyens de rendre impossible le retour de l'odieux pouvoir qui pesait sur Quillebeuf... Tous ses quartiers seront minés et contre-minés...

MAITRE AUBRY et LES ÉCHEVINS.

Minés et contre-minés.

LATRÉAUMONT, agitant la sonnette.

Silence !... Tous ses quartiers seront minés et remplis de poudre, afin que si la tyrannie tente de se ressaisir de Quillebeuf, nous puissions nous ensevelir bravement sous les ruines de cette glorieuse ville, et qu'un jour le voyageur se découvre en disant : Ici fut Quillebeuf, la ville des hommes libres...

MAITRE AUBRY.

Miner la ville !... être toujours sur la cataracte d'un volcan ! mais c'est affreux... mais sous l'ancien régime...

LES ÉCHEVINS, avec explosion.

Mais sous l'ancien régime...

LATRÉAUMONT.

Sous l'ancien régime, vous viviez en esclaves... sous celui-ci vous mourrez en héros...

DEUXIÈME ÉCHEVIN, à mi-voix.

C'est toujours mourir.

LATRÉAUMONT.

Maintenant c'est le receveur universel des finances de l'état qui va avoir l'honneur de vous adresser la parole. Seigneurs doges, nous avons à pourvoir à la soldo des troupes, aux gratifications promises, aux traitemens des pouvoirs de l'état, aux travaux des mines et contre-mines que nous allons commencer sous la ville... Nous venons donc vous demander franchement un million de livres tournois. C'est approximativement ce que nous coûtera par mois l'entretien de notre état indépendant.

MAITRE AUBRY.

Un million de livres!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Par mois!

MAITRE AUBRY.

Mais les impôts étaient abolis...

LATRÉAUMONT.

Des impôts!... qui est-ce qui a parlé d'impôts? quel est le servile qui a osé prononcer ce mot impur dans une ville libre? Des impôts!!! morbleu! des impôts!

MAITRE AUBRY.

Bien... bien!... Nous croyions que vous nous demandiez cette somme...

LATRÉAUMONT.

Nous ne vous la demandons pas...

LES ÉCHEVINS, avec joie.

Ah! ah! à la bonne heure...

LATRÉAUMONT.

Sous le titre hideux et onéreux d'impôts; nous vous la demandons sous le titre patriotique de don volontaire... Des esclaves paient... des hommes libres donnent... Voilà la différence... elle est immense...

DEUXIÈME ÉCHEVIN, à mi-voix.

C'est toujours payer.

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LES ÉCHEVINS.

Mais, seigneur général...

LATRÉAUMONT, sans les écouter.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les doges de la bourgeoisie de Quillebeuf, étant les représentans les plus éminens, les plus distingués de ladite bourgeoisie, ils feront la collecte dans leurs quartiers respectifs, et seront seuls responsables du don volontaire envers le receveur universel des finances, qui procédera par voie de garnisaires, prisons et autres moyens coercitifs contre les récalcitrans au don volontaire... La séance est levée...

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LATRÉAUMONT.

Pardon, sérénissimes doges... il faut que j'aille à l'instant visiter le port... et ordonner les travaux des mines. Le temps presse... Ah! maître Aubry,

vous n'oublierez pas le papier que je vous ai remis.

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LATRÉAUMONT.

Mille excuses! mes momens sont comptés; j'ai tant à faire... Au revoir, messieurs les doges...

(Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté LATRÉAUMONT.

MAITRE AUBRY.

Eh bien! mes compères?

PREMIER ÉCHEVIN.

Eh bien!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Eh bien!

TOUS, avec explosion.

C'est épouvantable!... c'est affreux!

MAITRE AUBRY.

Une collecte d'un million de livres... dont nous sommes responsables! ou sinon la prison... les garnisaires!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Notre ville minée et contre-minée!

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Nous en aller en tirailleurs! en fourrageurs!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Permettez... Mais après tout, nous sommes doges, cependant.

MAITRE AUBRY.

Oui! belle chienne de dignité!...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

C'est votre faute, maître Aubry! c'est vous qui avez signé... le premier... Moi j'ai fait comme vous...

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Moi aussi!

MAITRE AUBRY.

Ah! si c'était à recommencer!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

C'était bien la peine de nous plaindre de l'ancien régime!...

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Il y a des gens que leur ambition entraîne à tout!...

MAITRE AUBRY.

Pour qui dites-vous cela, compère?

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Parbleu! pour vous, qui êtes un courtisan; oui, je le dis, un vil courtisan de... la nouvelle autorité... Monsieur a voulu être doge, et il nous a entraînés dans son tourbillon.

MAITRE AUBRY.

Moi!

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Croyez-vous qu'on n'a pas vu le général, avant la séance, vous remettre un papier...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

C'est une correspondance secrète..... Ils s'entendent!

MAITRE AUBRY.

Je tiens à vous prouver... (Il ouvre l'enveloppe.)
Qu'est ceci?... Ah! mes compères!

ÉCHEVINS.

Quoi donc?

MAITRE AUBRY.

Ah! mes compères... mes compères!... nous sommes perdus, pendus... nos biens confisqués... nos familles exilées...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Que dites-vous?

MAITRE AUBRY.

Louis XIV est sauvé!

LES ÉCHEVINS.

Sauvé!... Vivant!...

MAITRE AUBRY.

Bien vivant!... Lisons.

ÉCHEVINS.

Qu'est-ce que cela?

MAITRE AUBRY.

Une dépêche du ministre de la guerre.

DEUXIÈME ÉCHEVIN, regardant.

Datée d'hier!

TROISIÈME ÉCHEVIN.

C'est fait de nous. (On entend un bruit de trompettes.)

MAITRE AUBRY.

Maudit colonel! c'est notre proclamation qu'on publie!

TOUS LES ÉCHEVINS, retombant sur leurs sièges.
. Pendus!...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Que faire?... que faire?...

MAITRE AUBRY, avec exaltation.

Il nous reste un moyen... Protestons contre notre protestation! Écrivons à l'instant une adresse dans laquelle nous exposerons au roi qu'un scélérat a traité abusivement de l'étourdissement douloureux où nous plongait la nouvelle de la mort de sa glorieuse majesté.

TOUS.

C'est cela... c'est cela... Écrivez, maître Aubry, écrivez; vous êtes habile, vous...

MAITRE AUBRY, assis et commençant à écrire.

J'y suis... Un pouvoir odieux et tyrannique...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Prenez garde! nous avons mis cela dans la proclamation de tout à l'heure.

MAITRE AUBRY.

Ah! diable!... il faut changer... Un odieux tyran...

TROISIÈME ÉCHEVIN, lisant par dessus son épaule.

Bien... très bien!... Appuyez sur notre dévouement.

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Mais à qui enverrons-nous...

MAITRE AUBRY, écrivant.

Mais, on vous l'a dit: au roi!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Au roi! et par qui?

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Silence!... on vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN COURRIER.

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Que voulez-vous, mon ami?

LE COURRIER.

Je viens chercher les dépêches du général.

MAITRE AUBRY, qui a fini d'écrire, se levant.

Et savez-vous où il faut les porter?

LE COURRIER.

On me le dira.

MAITRE AUBRY, lui remettant le papier.

A Versailles.

LES ÉCHEVINS, stupéfaits.

Ah!

LE COURRIER.

Suffit, monsieur l'échevin. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté le courrier.

DEUXIÈME ÉCHEVIN, à maître Aubry.

C'est un trait de génie!

MAITRE AUBRY.

Que voulez-vous? le danger!

TROISIÈME ÉCHEVIN.

J'ai aussi peur que vous, et je n'aurais rien trouvé.

DEUXIÈME ÉCHEVIN, à part.

Le maudit colonel! il va revenir. Je m'en vais sans qu'on me remarque.

MAITRE AUBRY, l'arrêtant.

Nous séparer, c'est nous perdre.

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Oui, restons... restons tous!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Permettez que je me retire; j'ai des raisons...

MAITRE AUBRY, lui barrant le passage.

Vous ne sortirez pas!

DEUXIÈME ÉCHEVIN, furieux.

Monsieur, je suis souffrant; il faut que je sorte.

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Croyez-vous donc que nous soyons à notre aise?

SCÈNE V.

LES MÊMES, DAME AUBRY.

DAME AUBRY.

Enfin, maître Aubry, depuis hier soir...

MAITRE AUBRY.

Laissez-moi, madame; car, par malheur, si le roi se souvient que je suis le mari de la dryade, c'en est fait de moi!

DEUXIÈME ÉCHEVIN, radouci et avec insinuation.

Voyez-vous, maître Aubry, en passant je dirai aux voisins que le roi est plein de vie et de gloire.

(Il sort.)

TROISIÈME ÉCHEVIN, prenant son chapeau.

C'est une bonne idée; nous allons dire un mot au gardien des poudres, à cause des mines. (Il sort.)

MAITRE AUBRY, prenant son chapeau.

Avec toi, je n'ai pas besoin de prétexte... Je vais faire comme eux.

DAME AUBRY.

Quoi donc? car je n'y comprends rien; où allez-vous?

MAITRE AUBRY.

Me cacher!

DAME AUBRY.

Pourquoi?

MAITRE AUBRY.

Parce que Louis XIV...

DAME AUBRY.

Mais Louis XIV est mort!

MAITRE AUBRY.

Fraude! mensonge!

DAME AUBRY.

Le prince me l'a encore répété tout à l'heure.

MAITRE AUBRY.

Vous avez vu le prince?... où?... quand?...

DAME AUBRY, embarrassée.

Mais à la maison... pour des étoffes!

MAITRE AUBRY, furieux.

Au diable vert toute la politique!... C'était là la diplomatie dont il s'occupait... Et l'autre qui me faisait doge!

DAME AUBRY.

Mais qu'avez-vous, maître Aubry?

MAITRE AUBRY.

Et courir le risque d'être pendu côte à côte avec lui... C'est une abîme d'infamie... Sortons!

DAME AUBRY.

Laissez-moi parler au colonel.

MAITRE AUBRY.

A Satan... pas un mot... Sortons... Femme scélérate, vous n'avez pas mon dernier mot!... (Il l'entraîne.)

SCÈNE VI.

LATRÉAUMONT, entrant par la gauche.

LATRÉAUMONT, à part.

Qu'a donc notre doge?... C'est égal, tout va bien. A mon signal, les Hollandais débarqueront. Et ce Cherny qui ne vient pas! tandis que je me donne un mal d'enfer!... il fait le Céladon... Patience... une fois le pouvoir établi, et cela ne va pas tarder... je mets le drapeau dans ma poche.

SCÈNE VII.

LATRÉAUMONT, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Voici les copies de la déclaration des échevins; le courrier est-il là?

LATRÉAUMONT.

Comment, le courrier? Je viens de le voir partir au galop.

CLAUDIUS.

Je ne lui ai rien remis. Ah! général, une si belle occasion d'établir l'harmonie!...

LATRÉAUMONT.

Vous n'avez rien remis au courrier? La Lanterne aura fait quelque sottise... Courez le chercher, vous le trouverez devant la porte extérieure de la salle basse.

CLAUDIUS, en s'en allant.

Et dire que l'intelligence est aux ordres!...

LATRÉAUMONT, un instant seul.

Je voudrais déjà voir Auguste et sa femme de retour. Le départ de ce courrier m'inquiète.

SCÈNE VIII.

LATRÉAUMONT, LA LANTERNE.

LATRÉAUMONT, à La Lanterne qui entre.

Eh bien! le courrier?

LA LANTERNE.

Je l'ai envoyé ici, et il est reparti devant moi.

LATRÉAUMONT.

Pour où?

LA LANTERNE.

Pour Versailles, m'a-t-il dit?

LATRÉAUMONT.

Pour Versailles... Diable!... cela se gâte...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Trahison!... trahison!...

Vous, docteur, allez trouver vos adeptes... promettez leur de l'harmonie...

CLAUDIUS.

Ah! si j'étais sûr!...

LATRÉAUMONT, le poussant.

Promettez toujours. (Le docteur sort.) Ça chauffe, ça chauffe... me voilà dans mon élément, feu, fer et flammes. (Il va à la porte de gauche au-devant de M^{me} de Blainville et de Luxeuil qui entrent.) Arrivez vite pour recevoir mes adieux!...

SCÈNE XIII.

LATRÉAUMONT, LUXEUIL, M^{me} DE BLAINVILLE.

LUXEUIL.

Nous partons.

LATRÉAUMONT.

Vous êtes mariés?... Tu ne veux pas prendre part à notre triomphe?

LUXEUIL.

Non. Je hais ces troubles.

LATRÉAUMONT.

Tu as raison; et comme tout nous réussit, dépêche-toi de t'en aller, pour n'être pas enveloppé dans notre succès.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Nous ne nous quitterons pas pour long-temps.

LATRÉAUMONT.

Le diable le sait... Prenez ce passage, vous arriverez au port. Sur le port vous trouverez un canot... au patron vous direz Bayard, et dans dix minutes vous serez sous voiles. Bon voyage.

LUXEUIL.

Mon oncle, adieu.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Adieu, monsieur...

LATRÉAUMONT.

Adieu... adieu... Ils sont sauvés, maintenant mettons les fers au feu et chauffons à rouge.

SCÈNE XIV.

LATRÉAUMONT, FONBONNE, MULLER, GARDÉS à la porte.

FONBONNE, l'épée à la main.

Au nom du roi, arrête... On ne passe pas!

LATRÉAUMONT, tirant son épée.

Au nom du diable... je passe partout...

(Il s'avance.)

FONBONNE.

Feu!... (Les gardes tirent, Latréaumont tombe.)

LATRÉAUMONT.

Bien touché... Merci, mon vieux... au moins je meurs en soldat.

FONBONNE.

Transportez-le sur ce fauteuil.

LATRÉAUMONT.

Allons, me voici la poitrine trouée et la cuisse cassée, ce que c'est que de nous! (On entend le canon.) Prends garde à toi, Fonbonne, le prince te taille de la besogne à l'heure qu'il est.

FONBONNE.

Je vais à lui... que personne ne sorte de l'hôtel. Un homme à cette porte. (Au factionnaire.) Vous obéirez à M. le baron. (Montrant Latréaumont.) Baron, je vous le confie... vous me répondez de lui...

SCÈNE XV.

MULLER, LATRÉAUMONT.

LATRÉAUMONT.

Ah! c'est toi? je devine... tu dois être pour quelque chose dans tout cela.

MULLER.

Au lieu du bon, tu as remis toi-même à maître Aubry la dépêche du ministre. C'était ma revanche, colonel!

LATRÉAUMONT.

Bien joué... mais tu as fait cette infamie pour l'honneur, comme on dit... car j'ai toujours certain écrit qui peut te faire pendre.

MULLER.

Ta blessure te fait-elle oublier certain incendie?

LATRÉAUMONT.

Maladroit... cet écrit était la corde de ta potence... je n'avais garde de m'en dessaisir, le voilà... (Il le lui montre.)

MULLER.

Bien joué aussi... soit: on m'arrêtera; mais en me fouillant, on trouvera sur moi ceci (Il lui montre un papier.), qui rend ton neveu notre complice...

LATRÉAUMONT.

Il est dommage que Luxeuil et M^{me} de Blainville soient à cette heure en mer.

MULLER.

Il est dommage que ton canot et son patron soient entre nos mains...

LATRÉAUMONT, à part.

Mille diables!... ce satan va les perdre... Auguste... mon pauvre Auguste!

MULLER.

Eh!... eh!... cette nouvelle t'attriste, colonel. LATRÉAUMONT, d'une voix de plus en plus faible.

Je ne voudrais pas mourir sans revoir Auguste... Baron, envoie donc par pitié... chercher un médecin... il y a peut-être quelque chose à faire...

MULLER, à part.

Il peut mourir là... il faut que je sois seul avec lui. (A la sentinelle.) Courez appeler du secours.

(La sentinelle sort.) Eh bien! comment te trouves-tu?... (A part.) Je n'ose m'approcher encore...

LATRÉAUMONT, mourant.

Mal... Je ne sais... ma vue se trouble... de plus en plus... quelle faiblesse!... Auguste... Tiens, baron... aie pitié de mon neveu... rends-moi l'écrit qui peut le perdre... je te rendrai... cette lettre qui... Ah! je me sens... Auguste... (Il retombe sur le canapé et laisse tomber la lettre à ses pieds.)

MULLER.

Il est mort ou évanoui... je suis sauvé... (Il se précipite pour ramasser le papier; Latréaumont se redresse et le saisit à la gorge.)

LATRÉAUMONT.

Pas encore!... Je ne pouvais pas aller à toi, il fallait bien te faire venir à moi... la lettre d'Auguste! ou je t'étrangle... il me reste juste assez de force pour ça.

MULLER, se débattant.

Au secours!...

LATRÉAUMONT, le tenant.

Je n'ai pas le temps de causer... la lettre... Sens-tu mon pouce?...

MULLER, tirant la lettre de sa poche et la tendant.

Grace! la voici...

LATRÉAUMONT, cherchant à saisir le papier.

Ah! je n'ai pas trois mains...

oo

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; M^{me} DE BLAINVILLE rentre effrayée et ferme vivement la porte. Latréaumont tient toujours ses mains autour du cou de Muller.

M^{me} DE BLAINVILLE.

Colonel... Auguste...

LATRÉAUMONT.

Vous... madame! voyez... le papier qu'il vous

tend... vite!... vite!... Prenez... prenez donc... Brûlez... brûlez vite! (M^{me} de Blainville prend le papier et le brûle.) Vous sauvez Auguste... plus de preuves contre lui. (Repoussant le baron qui tombe à demi-mort sur un fauteuil.) Je n'ai plus besoin de toi... va. Il était temps!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LUXEUIL, FONBONNE, MAITRE AUBRY, GARDES.

LUXEUIL se jetant dans les bras de son oncle.
Mon oncle?...

FONBONNE.

Ton infernal complot a échoué, colonel! mais ton brave neveu a repoussé l'ennemi!

LATRÉAUMONT, à Fonbonne.

C'est dommage... c'était bien mené... hein?... (A Luxeuil.) Mais au moins, je ne crains plus rien pour toi... et Cherny?...

LUXEUIL.

Mort... en combattant avec courage...

LATRÉAUMONT.

Pas maladroit! La lanterne?

LUXEUIL.

Mort aussi...

LATRÉAUMONT.

Sans savoir quel est le scélérat... Ah ça! Fonbonne, (Il lui montre le papier qui est à terre.) ceci est un bon pour une potence neuve... tiré à vue sur M. le baron, l'honnête banquier de conspirations... Tu comprends bien... que le reste... de ces braves gens... sont mes dupes... et non pas mes complices... Tiens... ça tourne... ça tourne... Ah! quel drôle d'effet! je ne m'en faisais pas cette idée-là... Auguste... ta main... la main de ta femme... cette fois-ci, baron... c'est pour tout de bon!... (Il meurt.)

FIN DE LATRÉAUMONT.



NOTA.—Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.